IMAGES

No. 662 — LE CAIRE (EGYPTE) 18 MAI 1942

MARIAGE PRINCIER
à la Cour d'Addis-Abéba

Récemment a été célébré à Addis-Abéba le mariage de S.A. la Princesse Tschaï, fille du Négus, avec le colonel Abiye Abebe. La cérémonie nuptiale se déroula en grandes pompes à l'église de Marian où cette photo a été prise.

DANS CE NUMERO:

LA PENSEE FRANÇAISE N'A PAS ETE VAINCUE

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres



Terrassé par les maux d'estomac

Que votre mal d'estomac dure depuis longtemps, qu'il soit grave, cela importe peu, Maclean Brand Stomack Powder vous débarrassera certainement et du mal et de ses causes.

Considérez le cas de M. J. R. Depuis qu'il a quitté l'armée après la dernière guerre, il a souffert de troubles gastriques. Il s'est fait arracher toutes les dents, mais sans trouver de soulagement. Il a essayé un remède après l'autre, mais le mal persistait.

Lisez plutôt sa propre déclaration :

« Je devenais fou de douleur ; personne ne peut s'imaginer combien je souffrais. Je décidai un jour de me procurer Maclean Brand Stomach Powder. Bien m'en prit, car avec une cuillerée et demie à café de cette merveilleuse poudre, j'eus la joie de sentir la douleur diminuer graduellement et disparaître.»

C'est là un exemple entre mille de guérison rapide et durable due à Maclean Brand Stomach Powder. Pourquoi n'essayeriez-vous pas cette fameuse poudre pour guérir. Elle est en vente partout sous forme de tablettes. Assurez-vous bien de la signature « Alex. G. Maclean » sur le flacon et l'emballage.

Nos lecteurs écrivent...

Un lycéen iranien (Ichran)

Lecteur assidu de votre belle revue, je n'arrive pas à saisir certaines nuances de la langue française. Pouvez-vous m'indiquer un moyen sûr et efficace pour me familiariser complètement avec le français ?

Le meilleur moyen est de lire le plus possible et de noter en marge les mots que vous ne comprenez pas. Avec l'aide d'un dictionnaire, vous ne manquerez pas d'enrichir votre vocabulaire. Tâchez également de parler le plus possible en français et de prier vos interlocuteurs de vous corriger chaque fois que vous commettrez une faute. Procurez-vous également une grammaire qui vous initiera à la conjugaison des verbes et à la construction des phrases. Je suis sûr qu'avant longtemps vous arriverez à un résultat probant. Je vous remercie pour vos bons souhaits.

Capt. Ackay. M. à Je suis troublée

L'intérêt que je porte à votre hebdomadaire « Images » me le fait lire chaque semaine. C'est ainsi qu'en parcourant votre rubrique parue dans le numéro du 20 avril dernier, l'entrefilet de votre correspondante « Je suis troublée » a attiré mon attention. Je pourrai lui être d'un conseil utile pour la myopie dont elle se plaint et qui l'oblige à porter des lunettes. Voici mon adresse : 7631871 Cpt. Ackay. M. V.A.U.R.A.O.C. Middle East Forces. Je suis soldat de l'armée britannique depuis plus d'un an en Egypte.

H.

C'est avec une attention toute particulière que j'ai lu votre longue lettre et les complications de votre vie passée qui ont abouti à la crise d'aujourd'hui. Mais chaque mal a son remède et il me semble bien que le vôtre, bien que d'ordre moral, n'est pas du tout inguérissable. À votre place, j'affronterai la situation de front et mettrai avec mon mari, dans le plus bref délai, les points sur les i. Inutile de tergiverser et de laisser durer une situation qui, je le comprends, finit par bouleverser le système nerveux et faire d'une jeune femme une personne trop tôt fanée et vieillie avant l'âge. « A peine je me montre indifférente, m'écrivez-vous, il devient humble et me supplie de patienter. » Ceci, tout en étant la preuve qu'il vous aime, n'est pas une solution. Si vous ne pouvez rendre votre union officielle aux yeux de vos beaux-parents à cause des raisons que vous me donnez, mettez votre mari au pied du mur. Ou il se soumettra et ne vous importunera plus ou alors vous divorcerez en bonne et due forme, et ceci vous donnera certains droits matériels. Mais je penche à croire qu'une attitude plus ferme de votre part aura les meilleurs résultats. De toute façon, rien ne vaut une situation claire et précise. S'il vous aime vraiment, votre mari saura mettre un terme à ses reproches et à ses menaces. Autrement, mieux vaut pour vous reprendre votre liberté.

G. Anne

Je vous écris, cher Horatius, dans l'espoir que vous pourrez me sortir de l'impasse dans laquelle je me trouve. Il y a quelques jours, j'ai rencontré dans un endroit public le jeune homme que j'aime avec une autre jeune fille. Vous imaginez mon désarroi. Cependant, celui-ci prétend m'aimer toujours, mais je sais qu'il se conduit de la même façon avec ma rivale. Que dois-je faire ? Je ne puis me résigner à le perdre et je souffre cruellement.

Du calme, chère amie, du calme, car votre volage ami est indigne de l'intérêt que vous lui portez. Je crois de plus en plus à l'adage qui dit que : « Si les femmes sont des pas grand'chose, les hommes sont des rien du tout. » On ne peut évidemment pas aimer deux femmes à la fois et je vous conseillerai de laisser choir, comme il le mérite, ce triste sire. Essayez de vous distraire le plus possible, de sortir le plus souvent. Ou bien ce jeune homme reviendra vers vous penaud et repentant, ou bien vous aurez tôt fait de l'oublier. Le temps, qui cicatrise les blessures les plus profondes, se chargera de vous guérir.

HORATIUS



R.C. 22232





L'ÉCRAN de la Semaine

OBJECTIFS

DE L'OFFENSIVE ALLEMANDE

En même temps que la grande offensive allemande en Russie, qui a commencé en Crimée, nous assistons déjà à une grande contre-offensive soviétique sur Kharkov. Si les premiers assauts nazis en Crimée ont entraîné un repli des troupes russes, le commandement soviétique a obtenu de son côté, par sa contre-offensive sur Kharkov, des résultats satisfaisants. Il semble donc que les Russes reprennent actuellement la tactique qui leur réussit si bien dans les dernières phases de la campagne l'été dernier, et qui consistait à ne céder du terrain qu'au plus haut prix possible, ne demeurant jamais dans un rôle passif, mais contre-attaquant sans cesse.

Depuis le début de la guerre germano-russe, la Russie s'était révélée très forte dans la défensive. Progressivement, la défensive soviétique prenant une forme de plus en plus active avait fait place à ce qu'on a appelé en termes de tactique à une défensive-offensive, tandis que tout au long de cet hiver, les Allemands s'étaient cantonnés dans une simple défensive de positions. Le but majeur de la stratégie allemande l'été dernier était la destruction de la puissance militaire russe et, sous sa forme la plus modeste et la plus immédiate, la prise de Léningrad et de Moscou. Au moment où commence la fameuse offensive du printemps 1942, il est naturellement du plus vif intérêt de se demander quels sont les nouveaux objectifs nazis.

Comme le déclarait le général Novikoff, commandant en chef des troupes russes du Caucase, « Hitler essayera d'abord de détruire les armées russes en marchant vers Astrakhan ». Et il ajoutait que le plus grand danger menaçant les puissances démocratiques serait un isolement des armées soviétiques du Nord, du fait d'une offensive en direction de cette ville.

Il convient de souligner à ce propos qu'en marchant sur Kharkov, les Russes menaceraient gravement les flancs allemands dans la zone de la mer d'Azov et de la Crimée, ainsi que dans celle de Kursk et d'Orel, et ils feraient perdre aux nazis tout le bénéfice d'une avance éventuelle à partir de Kerch. Ainsi, le mouvement d'enveloppement allemand qui tend à prendre à revers les forces russes de la région de Rostov est contre-balancé, du côté russe, par un mouvement tournant plus vaste encore, puisqu'il englobe un secteur plus étendu. La contre-offensive soviétique est donc plus ambitieuse que l'offensive allemande. C'est là un symptôme remarquable du changement intervenu dans la physionomie de la guerre à l'Est. Et si les Allemands ne remportent pas des succès immédiats décisifs, ils n'en seront que plus rapidement battus.

Comme l'indiquent les flèches, l'offensive nazie pivotant autour de Kerch tend à envelopper les forces russes dans la région de Rostov, tout en poussant une pointe vers Astrakhan. D'un autre côté, l'offensive de Timochenko, ayant pour pivot Kharkov, a déjà franchi le Donetz et vise à menacer les flancs allemands dans tout le secteur englobé par la flèche qui aboutit à Kherson.

Alerte

A LA MARTINIQUE

Ceux qui aiment les parallèles n'auront pas manqué de mettre en comparaison l'entêtement des « défenseurs » de Madagascar, avec la souplesse de l'amiral Robert, haut commissaire de Vichy dans les possessions françaises de l'Atlantique, qui négocie avec les Américains. On connaît déjà la substance de l'accord que, au nom de M. Roosevelt, l'amiral Hoover et M. Samuel Riber, du Département d'Etat, proposent à la Martinique. Nous n'y reviendrons que pour observer la modération avec laquelle les Alliés traitent avec Vichy, toutes les fois que Vichy leur oppose des interlocuteurs de bonne foi.

Que représente, au juste, pour les Américains, cette Martinique, objet des conversations de cette semaine ?

Cette île appartient à la France depuis le XVIIe siècle. Elle a été fortement affectée par le désastre de juin 1940. La Martinique ne peut plus exporter les produits — sucre, café, rhum, etc. — qu'elle expédiait naguère en France. D'un autre côté, Vichy n'envoyait plus rien, et en particulier plus d'argent pour ses fonctionnaires. L'île resta malgré tout fidèle à la métropole vaincue. Et l'amiral Robert, notamment, est un homme de Pétain. Dans le port de Fort-de-France, des navires stationnent depuis longtemps : le Béarn, porte-avions, un croiseur, l'Emile Bertin, un croiseur auxiliaire, et quatre bâtiments plus petits. Sur les aérodromes, 105 avions du type le plus moderne, achetés aux Américains avant l'armistice et que le Béarn devait porter en France. Enfin, il y a à la Martinique 35.000.000 de livres sterling-or, que la France y avait déposées pour plus de sûreté.

Pour empêcher la sortie du Béarn et des avions, les Américains ont pris des précautions. Un attaché naval réside à la Martinique. Un croiseur américain patrouille devant Fort-de-France. Enfin, les avions des Etats-Unis survolent quotidiennement la Martinique. Une fois — c'était en novembre 1940 — les choses faillirent se gâter. On parlait d'un changement au statut de l'île que Vichy désirait introduire. En même temps, des sous-marins inconnus étaient signalés dans la région du canal de Panama, tandis que le bruit courait que des pilotes allemands étaient venus de Colombie en Martinique. Ce fut une crise de première classe. La marine des Etats-Unis, « en manœuvres », se dirigea vers les Caraïbes. On peut aujourd'hui se rendre compte que ces manœuvres étaient une sérieuse alerte. Sur les assurances données par l'ambassadeur de Vichy à Washington, les « manœuvres » cessèrent comme par enchantement — mais tout le monde avait eu chaud.

L'accord envisagé par les Etats-Unis avec l'amiral Robert donnerait tous les apaisements aux Américains, sans arracher l'île à l'autorité nominale de la France. Mais en tout ce qui concerne la situation militaire et navale, les liens avec Vichy, ainsi qu'avec Berlin, sont effectivement coupés. Il est évident que Laval, qui n'ose pas confronter l'opinion publique française avec une rupture de relations avec les Etats-Unis, s'est montré prêt à se soumettre à n'importe quelle condition américaine.

C'est une base dont l'Axe ne disposera plus.

Tandis que se poursuit à la Martinique le désarmement du « Béarn » et de deux croiseurs français, conformément à l'accord intervenu entre l'amiral Robert et les Etats-Unis, Berlin exerce une forte pression sur Vichy. Elle menace de livrer la Tunisie et les autres possessions françaises de la Méditerranée à l'Italie si Vichy ne se soumet pas aux exigences nazies. On distingue sur notre carte les possessions françaises (la Martinique, la Guadeloupe et la Guyane) qui se trouvent à proximité du canal de Panama.

La Laurencie

CROIT A LA VICTOIRE ANGLAISE

L'amitié d'un puissant est un bienfait des dieux. Que sert au général de la Laurencie d'être l'ami du maréchal Pétain, quand Laval est au pouvoir ? Sous le prétexte qu'il aurait manifesté une activité dangereusement pro-britannique, le maître de Vichy vient de faire arrêter le général d'armée de la Laurencie, cet ancien chef du IIIe corps qui se couvrit de gloire à l'épopée de Dunkerque. En vérité, ce qui se passe en France dite libre est chaque jour plus inquiétant, et l'exemple de cet homme de cœur et de bonne foi, aujourd'hui victime des collaborateurs, appelle forcément la réflexion.

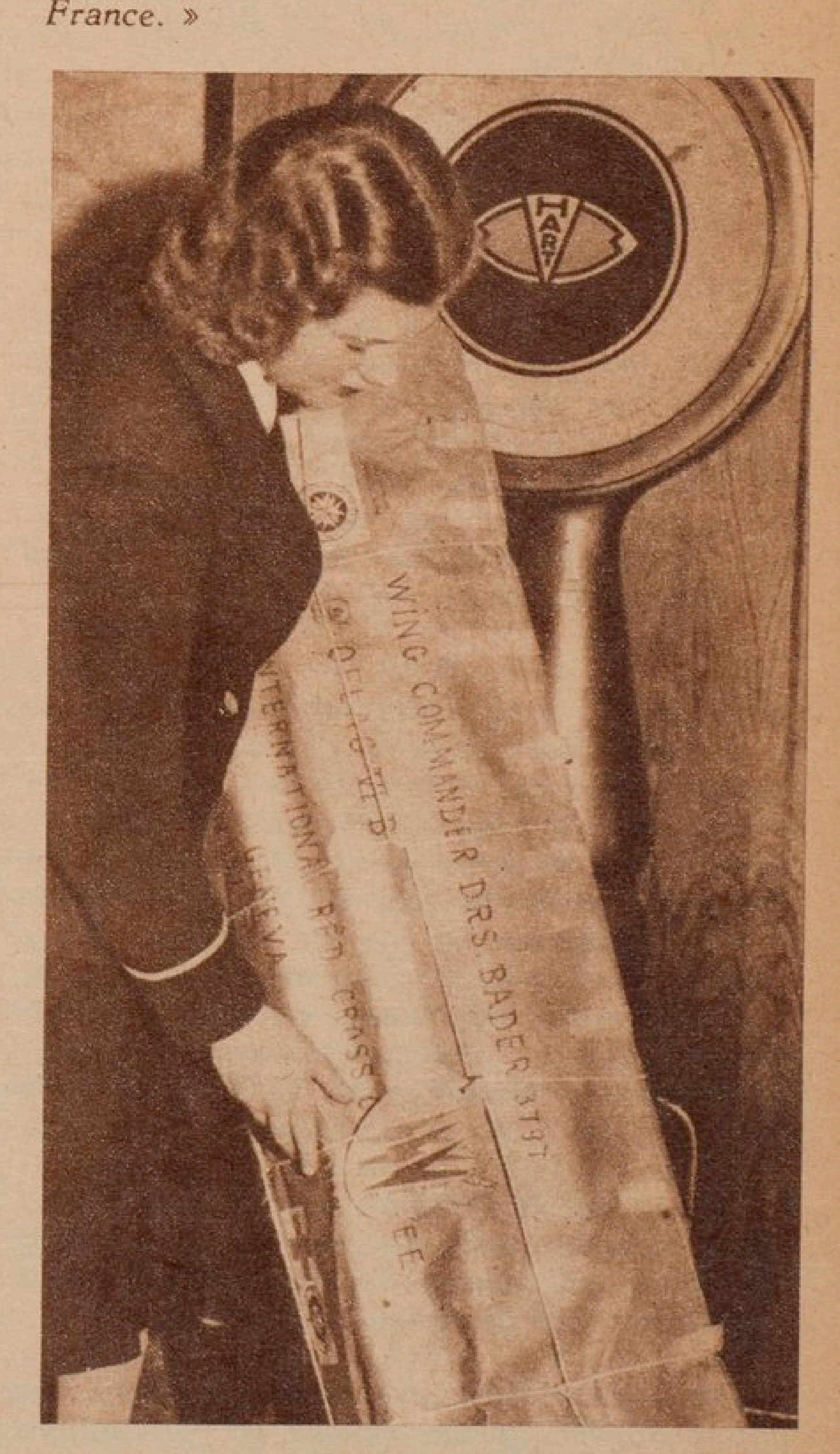
La Laurencie est en effet une belle figure de Français.

Fidèle au maréchal, il a voulu servir celui qu'il tenait pour son chef, l'homme providentiel de qui la Patrie recevrait son salut. C'est un Vichyste, Laurencie, mais de caractère. Il s'était admirablement conduit pendant les hostilités à la tête de ses troupes. Depuis l'armistice, la confiance du maréchal Pétain l'avait fait nommer au commandement de la XVIe région militaire. Pendant quatre mois, en qualité de délégué général de Vichy, il avait traité à Paris — réduit au rôle de chef-lieu de la zone occupée — avec les Allemands. Pendant sa mission, il s'était heurté non pas tant à l'hostilité des nazis, trop adroits pour l'affronter de face, qu'à celle des « collaborateurs », ces agents de l'ennemi installés à l'hôtel Matignon et qui faisaient tout pour le « torpiller ». Ni les pièges, ni les menaces n'ont eu raison de sa vigilance. Quand Déat organisa sa fameuse campagne, La Laurencie n'hésita pas. Il fit arrêter Déat.

Son destin était scellé.

Révoqué, par ordre des Allemands, qui savent protéger leurs hommes, le général est nommé à la Commission du Conseil National chargé de la réorganisation administrative de la France. Il sert loyalement, et en soldat. « Dans tous les postes officiels que j'ai occupés, écrit-il lui-même, je me suis toujours rigoureusement abstenu de porter atteinte par parole ou par geste à l'autorité du gouvernement. » Pétain l'en remercie à plus d'une reprise. C'était beaucoup moins qu'une garantie. Il vient d'être appréhendé. Pourquoi ?

Pourquoi ? Mais pour la même raison qui ferait arrêter par la Gestapo — si elle en avait les moyens — les 38 millions de Français qui restent en France, qu'elle soit libre ou occupée. Parce que, dit-il lui-même : « Je souhaite la victoire de l'Angleterre et, qui plus est, je crois à cette victoire. » Et il ajoute : « La défaite a enfermé mon pays dans cet inexorable dilemme : la victoire de l'Allemagne ou la victoire du bloc anglo-américain. La victoire de l'Allemagne est la servitude pour de longues générations. Par contre, si le bloc anglo-américain l'emporte, c'est l'espoir du relèvement de la France. »



DES JAMBES POUR BADER

Le commandant aviateur D.R.S. Bader, estropié des deux jambes avant la guerre, avait, par suite de démarches, réussi à se faire enrôler dans la R.A.F. Malgré son infirmité, il compta à son actif quantité d'avions ennemis abattus, mais, à son tour, il fut descendu et fait prisonnier. A plusieurs reprises, des jambes artificielles lui furent envoyées d'Angleterre par l'intermédiaire de la Croix-Rouge.



LA SEMAINE, vue par Saroukhan

Les gaz

N'ONT PLUS DE MYSTÈRE

L'emploi des gaz asphyxiants est à l'ordre du jour. Bien qu'il ait solennellement contracté l'engagement de ne pas s'en servir au début des hostilités, Hitler semble à la veille d'utiliser cette arme monstrueuse contre les Russes que, dans un combat loyal, ses armées n'arrivent pas à vaincre. Mais M. Churchill a aussitôt prévenu l'Allemagne que la riposte alliée ne tarderait pas. L'Angleterre et l'Amérique ont déjà pris leurs précautions. Elles disposent, comme la Russie, des mêmes armes que leurs ennemis — et encore plus mortelles, s'il le fallait.

Chose curieuse : c'est à une époque comme la nôtre, vers la fin du printemps, que l'Allemagne expérimenta pour la première fois, au cours de l'autre guerre, les gaz asphyxiants. Il était cinq heures de l'après-midi, le 22 avril 1915, lorsque les deux divisions françaises qui tenaient alors le front d'Ypres virent sortir, des lignes allemandes situées en face d'elles, un nuage jaune et verdâtre, qui, devenant peu à peu bleuâtre puis blanc, se posa en suspension dans l'air sur leurs têtes. Aussitôt, les officiers en observation, à l'arrière du front, remarquèrent que les hommes prenaient la fuite. Ils agonisaient : ils suffoquaient. Ils avaient respiré les gaz alors inconnus, que les Allemands répandaient sur eux.

Depuis, cette arme a perdu de son mystère. Il n'est plus d'Etat qui ne prépare dans ses laboratoires les formules les plus compliquées pour son éventuelle défense. Du chloride de carbonyl jusqu'au dichlorobetachlorovinylassine, au nom si compliqué, la gamme est désormais complète des vapeurs homicides. Mais autant peut-être que par leur nocivité réelle, les gaz sont une arme par l'effet moral qu'ils produisent sur l'imagination des foules, trop facilement enclines à se croire sans aucune défense contre ce genre de mort. La réalité est infiniment plus rassurante, comme on va le voir.

Pour agir avec efficacité, les gaz doivent être répandus en quantité suffisante. Ceux qui sont assez denses pour ne pas s'évaporer immédiatement sont arrêtés par les masques, et les gaz qui, plus légers, pénètrent à travers le tamis sont si volatiles qu'ils s'évaporent avant d'avoir pu intoxiquer leur « victime ». Détruire une population par les gaz est par ailleurs terriblement coûteux. On tue mieux, semble-t-il, avec des bombes incendiaires ou explosives. De 1914 à 1918, les statistiques allemandes indiquent une consommation de 12.000 tonnes de bombes à gaz. Les rapports alliés donnent le chiffre de 350.000 « gazés » pour la même période. Sur ces 350.000 hommes, 8.750 seulement sont morts des suites de leur intoxication, soit 2,5 %. 12.000 tonnes d'explosifs en auraient certainement tué davantage.

Enfin, pour avoir une véritable valeur, les gaz devraient opérer malgré les précautions prises contre eux. Or, les plus violents ne s'infiltrent pas dans une pièce bien close. Ils n'auraient raison d'un abri bien conçu que si celui-ci recevait un coup direct. Autrement, les systèmes modernes de ventilation les chasseraient sans beaucoup de peine. Les gaz, en bref, sont un triste cadeau du progrès. Le même progrès heureusement, s'il joue apparemment pour Hitler, se retourne contre lui. Et la science rétablit l'équilibre en donnant aux Alliés les moyens adéquats pour frapper et battre les nazis sur leur propre terrain.

Les torpilles pilotées

ARME SECRÈTE DE LA MARINE DU DUCE

M. Mussolini parlait de son arme secrète en Méditerranée depuis la guerre d'Abyssinie déjà. On suppose que la menace des torpilles dirigées par un pilote figurait parmi les considérations qui faisaient taire M. Baldwin, lorsque l'ancien Premier s'excusait de la non-intervention britannique contre l'Italie à l'époque des sanctions. Cette menace n'a pris consistance que le 30 octobre 1940, date à laquelle les Italiens annoncèrent que leurs fameuses torpilles pilotées — appelées tantôt « sauterelles » ou « grillos », tantôt bateaux d'assaut — avaient attaqué le port de Gibraltar, avec des conséquences très lourdes pour la flotte britannique de la Méditerranée.

Plus tard, dans la même journée, l'Amirauté à Gibraltar confirmait qu'une tentative avait été effectuée par des officiers de la marine italienne pour torpiller un croiseur stationné dans le port « avec un engin spécial ». Cette tentative avait échoué. « Une torpille, disait le communiqué, a explosé sans occasionner de dégâts à l'entrée du port. Une autre s'est échouée sur la côte en territoire espagnol. »

Depuis, les Italiens ont prétendu qu'ils ont utilisé leur arme secrète dans des attaques contre les ports de Crète, de Malte et d'Alexandrie (trois attaques contre la Crète le 26 mars 1941 ; une attaque sur Malte le 25 juillet ; une nouvelle attaque sur Gibraltar aux environs du 22 septembre ; et des attaques de nuit sur Alexandrie les 18 et 19 décembre).

L'Axe publia le communiqué optimiste habituel après le raid de décembre sur Alexandrie. Il prétendait avoir endommagé deux navires de bataille.

Ce dessin est la première indication fournie d'une source axiste sur ce à quoi peut ressembler l'engin de Mussolini.

Décrivant les procédés d'attaque des « sauterelles », la même source ajoute qu'aussitôt qu'il a aperçu son objectif, le pilote met son moteur à toute vitesse, le cap fixé sur le but, et presse un bouton qui le catapulte lui-même hors de son appareil. Son siège, projeté avec lui, est un canot de caoutchouc. Il effectue plusieurs tours en l'air avant d'amerrir. Le bateau d'assaut portant la torpille fonce alors sur sa proie.

Mais il est clair que ce type de torpille pilotée par un seul homme n'est pas le seul modèle d'appareil explosif utilisé par les Italiens. Il semble qu'il y en ait d'autres, montés par deux ou quatre hommes. On les appelle parfois « sauterelles » parce qu'ils sont appelés à sauter par-dessus les filets protecteurs contre sous-marins et les obstacles du port.

Les Italiens ont toujours eu le goût de l'innovation maritime. Un de leurs engins, avec un équipage de quatre hommes, pénétra en 1918 dans le port de Pola, alors autrichien. Mais il y fut découvert, et son équipage dut le saborder, avant même qu'il ait pu opérer, pour l'empêcher de tomber aux mains de l'ennemi.

Les Italiens prétendent que leur arme est la plus mortelle qui ait été utilisée dans la guerre navale. Fort bien ; mais alors pourquoi l'emploient-ils si rarement ?



Cette composition, prise d'une revue allemande, montre les torpilles « humaines » que les Italiens employèrent dans leurs actions en Méditerranée.

L'Arabie Séoudite

A TROIS CAPITALES

M. Alexandre Kirk, ministre des Etats-Unis en Egypte, a passé quarante-huit heures avec le roi Ibn el Séoud auquel il a présenté ses lettres de créance. Mais c'est à Riad que le diplomate américain a rencontré le souverain arabe. Bien des gens s'en étonnent. On a trop à l'esprit, en effet, que c'est Djeddah qui sert de résidence aux envoyés des puissances étrangères. C'est, en tout cas, dans cette ville que siègent leurs légations. En fait, l'Arabie séoudite a trois capitales : La Mecque, métropole traditionnelle, Riad, cité préférée du roi, et Djeddah, centre des affaires commerciales et diplomatiques.

Qu'Ibn el Séoud, fondateur du royaume, n'ait pas déplacé le centre officiel du gouvernement, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Chef civil et religieux, le premier monarque de l'Arabie séoudite ne pouvait installer son pouvoir temporel ailleurs que dans la capitale universelle de l'Islam. Il ne pouvait être question pour lui de renoncer à la ville millénaire. Les métropoles ici se confondent et le maître de l'Arabie est par définition le gardien de ses Lieux Saints. La Mecque est donc la capitale officielle du royaume.



Ibn el Séoud, à vrai dire, n'y séjourne qu'à l'époque du pèlerinage. Il lui préfère Riad, où M. Kirk est allé le voir. C'est au cœur de la presqu'île, en plein désert, qu'Ibn el Séoud a conservé la demeure paternelle pour en faire la résidence de son choix. Avec Ankara, Riad offre sans doute de nombreux points de divergence, mais Ibn el Séoud, comme le Père des Turcs, a fixé son choix sur une cité que la nature elle-même défend. Riad est quasiment imprenable, entourée qu'elle est par l'immensité du Nejd. Et le Nejd, ne l'oublions pas, est le fief ancestral où sa Maison recrute ses gens, depuis des temps immémoriaux. Le roi s'y trouve chez lui.

M. Kirk a bien fait de monter à Riad. Ni les tortueuses négociations, ni les salamalecs qui se prodiguent à Djeddah ne déterminent en définitive la politique du royaume. Port principal de l'Arabie, Djeddah est uniquement un point d'accès vers l'intérieur, une place commerciale, un poste d'observation pour les agents diplomatiques qui, à moins d'être musulmans, ne peuvent se rendre à La Mecque. Et le roi n'aime pas être dérangé dans sa thébaïde de Riad. C'est une faveur que d'être reçu par lui dans cette résidence, une marque certaine d'amitié que de s'y faire inviter. Mais l'amitié est déjà ancienne qui unit l'Arabie séoudite et l'Amérique. Le ministre des Etats-Unis s'en est rendu compte.

Une personnalité financière nous dit :

D'une éminente personnalité financière du pays, qui a tenu à garder l'anonymat, nous avons puisé les renseignements suivants qui éclaireront nos lecteurs sur des questions de brûlante actualité.

Parlons, tout d'abord, de l'assurance sur les dommages de guerre. Sedky pacha avait suggéré un centime additionnel, mais ce système ne saurait être équitable dans son application, car celui qui est « imposé » n'est pas le bénéficiaire puisque ce centime additionnel ne fait pas de distinction entre le propriétaire urbain et le propriétaire rural. La thèse de Badawi pacha ne peut davantage satisfaire les intéressés, car dans les paiements de l'indemnité il y a une appréciation qui est laissée au bon vouloir de l'autorité, sans oublier que l'indemnité pour dommage total n'est versée qu'après la guerre.

— Quelles sont les dispositions du gouvernement ? demandai-je à mon distingué interlocuteur. Est-il question de concilier ces deux thèses ou y aurait-il un projet à la fois plus rationnel et plus équitable ?

A son avis, cette question est d'un intérêt brûlant pour le gouvernement, « gouvernement du peuple », qui fait siennes les justes appréhensions du public.

Passons à un autre sujet.

— Ne pensez-vous pas que la hausse des valeurs cotées en bourse soit un mouvement purement factice ? et que la plus-value de certains titres n'est pas en proportion du rendement de celui-ci ?

Mon interlocuteur ne mâche pas ses mots.

— Tout d'abord, me dit-il, le mouvement haussier est un indice de prospérité financière, mais il y aurait certainement lieu de songer à ce que le gouvernement contrôle de plus près le mode d'exécution du règlement intérieur de la Bourse. Ainsi l'agent de change ne pourrait avancer à son client qu'un X% de son capital, ce qui mettrait un frein à des spéculations exagérées.

Nous voici maintenant abordant une question épineuse : celle de la Caisse de la Dette dont l'organisation, abolie officiellement, continue effectivement de fonctionner. J'apprends que le gouvernement actuel est qualifié pour amener, dans l'esprit de la convention d'abolition et des déclarations du gouvernement, sa suppression.

— Tous les documents, me déclare mon interlocuteur mis au pilori par mon indiscrétion professionnelle, prévoyaient une période de transitoire. Celle-ci semble s'étendre indéfiniment. Situation étrange à plus d'un point de vue. Cependant, me rassure mon interlocuteur, cette question ne saurait rester plus longtemps en suspens. La situation du personnel de la Caisse sera bientôt clairement déterminée, soit par la mise à la retraite de celui-ci, soit par sa jonction au personnel de la National Bank.

Enfin une dernière question d'ordre public :

— Et notre pain ? Sera-t-il toujours blanc ?

— Certainement. Dans moins de quinze jours, me dit mon interlocuteur pour terminer, le pays débordera de...

Et le geste qui accompagne la phrase veut signifier que la nouvelle récolte répondra pleinement aux besoins du pays.

Marie-Cath. Boulad

L'Argentine attend

LE RÉSULTAT D'UNE OPÉRATION

Un spécialiste est appelé en avion pour traiter M. Ortiz, président de la République d'Argentine. Le fils du Président le reçoit à l'aérodrome. Il le conduit chez son père. L'Argentine attend, haletante, le résultat de l'examen et de l'opération. Le monde entier est alerté. On se retient à peine d'écrire que la politique de ce pays dépend de la rétine décollée de son président.

Depuis un an, en effet, l'Argentine est dans une situation curieuse. Le chef de l'Etat étant malade, c'est un intérimaire qui exerce le pouvoir. La confusion que cette anomalie occasionne est d'autant plus frappante que Ortiz et Castillo sont deux adversaires déclarés. Le premier est un radical — l'autre un conservateur. Et pour compliquer les choses, les ficelles sont tirées dans la coulisse par un troisième personnage, lui-même ancien président de la République : le Dr Justo, que la fin de son mandat n'a pas rendu moins puissant.

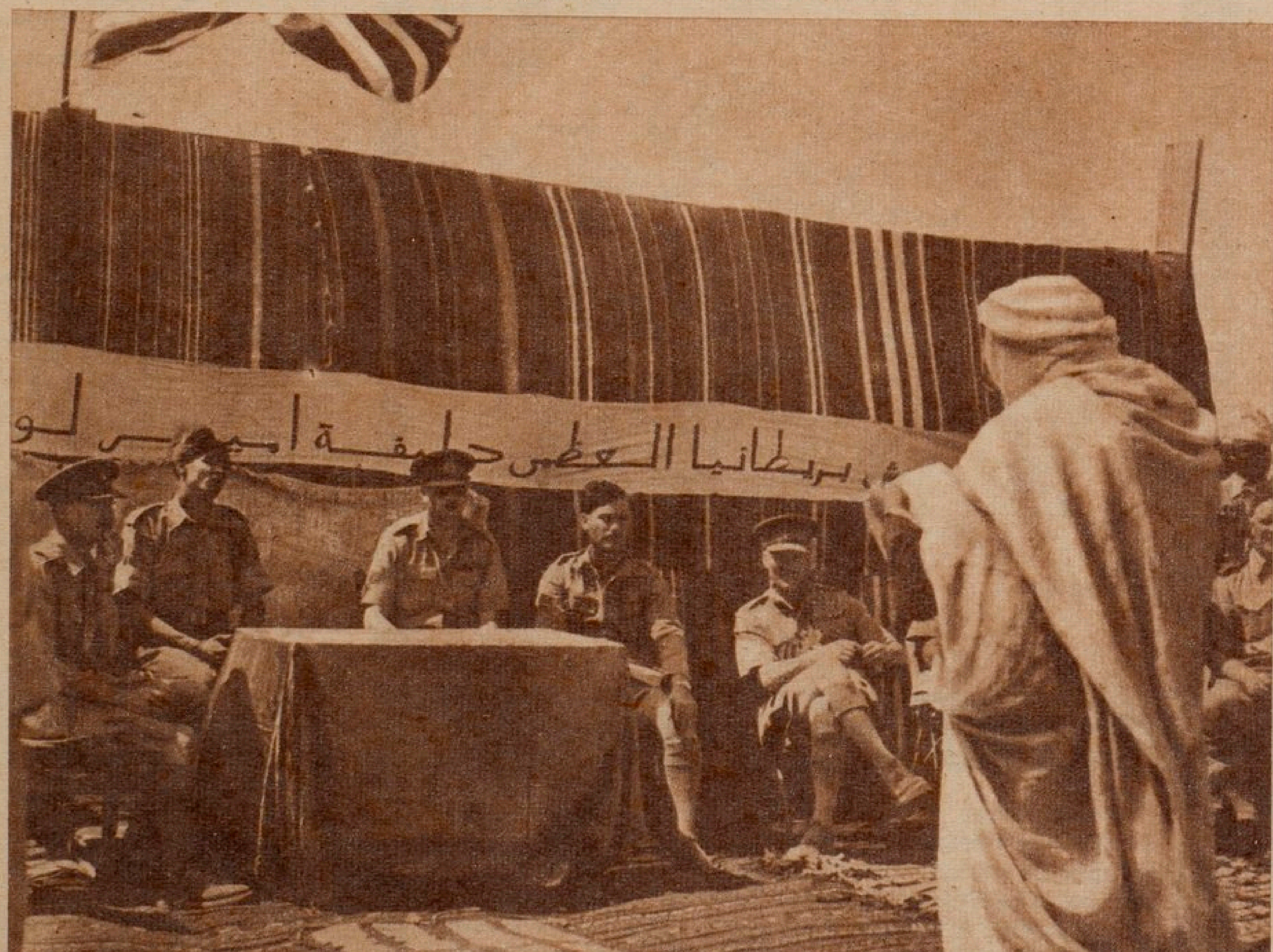
A Buenos-Ayres, les Argentins résument ainsi la situation : « Ortiz est l'espoir des radicaux. Castillo est l'espoir des conservateurs. Justo est l'espoir de Justo. »

Si M. Ortiz recouvre sa vue, la politique intérieure de l'Argentine offrira sans doute moins de surprises — mais bénéficiera d'une appréciable stabilité.

Né en 1886, le chef de l'Etat qui appartient à une famille plutôt modeste est un « self made man ». Il commence par étudier la médecine, mais l'abandonne pour le droit. Sociable, aimant la vie, doué de qualités certaines, il réussit. Le voici au barreau, et avocat conseil de sociétés industrielles et de gros financiers. Mais la politique l'appelle. Il s'inscrit au parti radical — et se fait élire député de Buenos-Ayres au Parlement fédéral. Le voici ministre des Travaux Publics en 1925. C'est à lui que la capitale doit les nouveaux aménagements de son port, un des plus grands du monde. Il réorganise en même temps le système ferroviaire (78% des actions des chemins de fer argentins, notons-le en passant, sont détenues par des Anglais). En 1928, il se retire de la scène.

Pendant sept ans, loin des affaires publiques, il retourne au barreau. Il revient à la politique, en même temps que son ami, ce général Justo qui passe pour une des Eminences grises de l'Argentine d'aujourd'hui. Il venait de réussir un coup de bourse qui réduisait de moitié la dette publique argentine, lorsque l'idée lui vint de se présenter à la plus haute charge de l'Etat. On connaît la suite des événements — et en particulier cette maladie des yeux qui a failli lui emporter la vue.

Par ce qui précède, on comprend l'intérêt de ses compatriotes, auxquels l'arrivée d'un chirurgien à Buenos-Ayres fait espérer son rétablissement. Ortiz est un radical. En Argentine, c'est le titre de ceux qui veulent améliorer les conditions d'existence de la classe moyenne et qui font la guerre aux privilégiés égoïstes. On peut comparer les radicaux argentins aux wafdistes de notre pays. L'homme « le plus populaire depuis Irigoyen » reprendra-t-il effectivement le pouvoir ?



LE DUC DE GLOUCESTER DANS LE DESERT

Après avoir visité les différentes formations alliées du désert, le duc de Gloucester s'est rendu en Irak. Le voici recevant les marques de respect d'un chef senoussi dans une région désertique. A droite, le général Ritchie.



La pensée française

n'a pas été vaincue

Le 15 juin 1940, quand les hordes allemandes entrèrent dans Paris et quelques jours plus tard, quand la France débordée déposa les armes, ce fut un grand deuil de par le monde. Tous ceux qui vouent un culte à la pensée, au progrès, aux arts, à la justice, ceux qui se souvenant de l'histoire depuis mille ans chérissent l'étonnant pays par lequel le mot « civilisation » prend vraiment tout son sens, eurent le sentiment secret, en ces jours d'épreuve, qu'une grande chose avait été profanée. La France meurtrie, la France prostrée, s'était tue, et pendant quelque temps, jusqu'à ce que d'autres Français pussent redresser ailleurs le flambeau de la résistante, il y eut un grand désarroi dans les esprits. Un phare s'était éteint et l'humanité, un moment désorientée, cherchait sa voie.

Aujourd'hui, de nouveau, un grand espoir s'est levé sur le monde. Dans tous les pays libres, l'immense coalition des hommes de bonne volonté ne doute plus désormais de la victoire. C'est que la France, la vraie France, n'avait jamais cessé d'être avec eux. Cette grande rumeur silencieuse qui s'élevait de la terre de France n'arrêtait pas de s'amplifier. Les Français, indomptés, indomptables, secouaient leurs chaînes. La lutte reprenait sous une autre forme, mais elle restait aussi efficace. Que l'Allemagne ne réussît pas à rallier les Français à sa cause, cela revêtait pour tous une grande signification, prenait la valeur d'un symbole : l'esprit ne saurait être vaincu. C'est pourquoi, comme l'a écrit Claudel, la France nous fut « plus chère au jour de l'humiliation qu'au jour de la victoire...»

Dans la tourmente, les écrivains, les savants, les artistes français se sont montrés et se montrent dignes de leur peuple. Leur attitude témoigne avec éclat que l'esprit reste libre dans le tumulte des batailles. Face aux horreurs de la guerre, ils continuent leur tâche et contribuent de leur mieux au triomphe de la liberté.

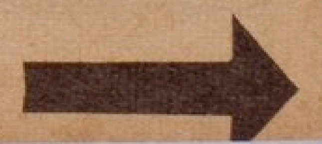
L'épreuve, ce n'est pas seulement la défaite militaire, ce n'est pas seulement l'occupation des deux tiers du territoire, c'est l'écroulement d'une société, que l'on critiquait et que l'on critique encore, mais dont on se refuse à désavouer les valeurs suprêmes, c'est la menace d'une invasion plus subtile et non moins redoutable que celle des divisions blindées, l'invasion d'hommes et d'idées étrangers à la France. La Gestapo suit les tanks, et la librairie où les étudiants, sortant de la Sorbonne, venaient acheter leurs livres sert de dépôt à l'office allemand de propagande.

Philosophes, poètes, romanciers, tous ressentent la tragédie de la patrie, tous découvrent avec une sorte de naïveté devant l'événement, l'éternelle vérité que l'écrivain, même celui qui fait profession de solitude et d'éloignement, vit dans une communauté nationale et participe à son destin. Tous reconnaissent l'impossibilité d'échapper au sort des hommes, mais tous entendent sauvegarder la liberté, faute de laquelle leur œuvre même serait condamnée.

Un Bernanos qui, en se réfugiant avant la guerre en Amérique du Sud, avait cru pouvoir se retirer dans cet exil auquel son dégoût des hommes et des événements l'avait conduit, n'a pas pu rester sourd aux appels impérieux de sa conscience de Français et d'écrivain. L'adhésion au gaullisme de ce romancier de haute lignée est la conséquence naturelle de l'esprit d'indépendance qui s'est toujours manifesté le long de sa pathétique carrière. Le véritable « clerc » ne peut « trahir ».

Mais tous les écrivains de France ne se trouvaient naturellement pas hors de leur pays éprouvé. La plupart d'entre eux furent surpris par l'invasion, et certains même, refusant de se désolidariser du sort de leurs compatriotes, mirent un point d'honneur à rester au milieu d'eux, comme pour leur apporter le réconfort de leur foi indéfectible. Ce fut le cas de Saint-Exupéry qui, au moment où il allait enfin pouvoir s'embarquer pour les Etats-Unis, se ravisa et renonça à gagner une terre de liberté...

La majeure partie des représentants de la pensée française, écrivains, savants, journalistes, sont donc demeurés en France. Combien d'entre eux ont-ils trahi ? Que pense la fleur de la pensée française, les Gide, les Malraux, les Mauriac, les Giraudoux, les Duhamel, les Claudel et autres ? Quelle est leur attitude ? Où se trouvent-ils ? Autant de questions auxquelles il n'est pas toujours aisé de répondre avec précision, mais auxquelles les renseignements qui sont parvenus ici permettent d'apporter quelque lumière.





En France occupée, des affiches de propagande allemande en appellent à la confiance des Français pour le soldat allemand. Cela prouve le manque de spontanéité du peuple français à l'égard de l'envahisseur.

GEORGES DUHAMEL

Et tout d'abord, ils gardent tous le sens de leur mission. A propos d'une enquête sur la littérature d'hier et de demain, Georges Duhamel écrivit, il y a quelques mois en France, les lignes suivantes :

« Notre littérature ne faisait sûrement pas fausse route avant la tourmente. Les écrivains français poursuivaient la tâche entreprise depuis des siècles par leurs devanciers : peindre l'homme, observer les mœurs et les événements, tirer l'enseignement de la vie. Ils n'ont pas mieux à faire. Les écrivains ont toujours joué dans la vie publique, en France, le rôle qu'ils pouvaient et qu'ils devaient jouer. Rien à souhaiter de plus. »

Comme l'a dit, par ailleurs, M. André Labarthe, au cours d'une conférence prononcée devant le Congrès du P.E.N. Club réuni à Londres, au rebours de ce que l'on pense parfois à l'étranger, les écrivains français sont restés étrangement constants. Deux phrases pourraient être mises en exergue à toute leur activité : l'une est d'André Billy : « Utiliser l'épreuve pour atteindre un plus haut degré d'accomplissement personnel », l'autre est de Vladimir d'Ormesson à qui certains agents de l'Allemagne reprochaient d'être conservateur et qui répondit simplement : « Conservateur ? Sans doute, aujourd'hui il s'agit de conserver la France ».

ANDRE GIDE

Telle est l'inspiration commune de l'immense majorité des écrivains français. Et puisque nous cherchons à connaître la pensée profonde de ceux que le monde est condamné à ne plus entendre aussi longtemps que la France restera prisonnière de la tyrannie hitlérienne, multiplions les citations. Ecoutons d'abord André Gide, car de grands écrivains ont tenu à se joindre à la campagne de résistance, et ils y ont apporté toutes les finesses de leur art, toute la subtilité de leur esprit. Témoin cette interview imaginée par André Gide lui-même, où il répond à un journaliste venu l'interroger sur des problèmes actuels. Cette interview a paru dans le « Figaro » :

Le journaliste. — *Bonjour, maître. La dernière fois que j'eus le plaisir de m'entretenir avec vous, c'était dans des temps meilleurs.*

Gide. — *Il m'a fallu un moment pour vous reconnaître.*

J. — *Vous, maître, vous n'avez pas du tout changé, vous êtes resté le même.*

G. — *Est-ce un courtois mensonge ou un blâme ?*

J. — *Quel reproche y pourriez-vous voir ?*

G. — *Celui qui se formule ainsi d'ordinaire : la guerre ne lui a rien appris.*

J. — *Hélas, maître, quel bouleversement ! Enfin, on nous annonce du nouveau. Il paraît qu'on va mettre de l'ordre dans la maison, qu'on va châtier les coupables.*

G. — *Permettez-moi d'évoquer devant vous un souvenir de mon voyage au Congo qui, je ne sais pourquoi, me hante particulièrement ces jours-ci...*

Pour traverser un vaste fleuve, s'étaient entassés dans une grande barque quantité de gens. La barque trop chargée s'enlisa. Il fallut procéder au débarquement de certains. On ne savait à qui s'en prendre. L'on remit à terre, d'abord un gros commerçant, un avocat marron, un financier véreux, la tenancière d'un mauvais lieu. L'esquif restait pris dans la vase. En descendirent encore le directeur d'un tripot, un trafiquant d'esclaves et même quelques honnêtes gens. On ne démarrait toujours pas. Mais la barque s'allégeait pourtant, et lorsqu'il en sortit un missionnaire maigre comme un clou, voici qu'elle se remit à flot. Les indigènes alors de s'écrier : « C'est lui le Père de la Pesanteur ! Haro sur lui ! »



J. — *Je devine sans peine, maître, et je crois inutile d'insister sur l'actualité de cet apologue. Cependant, j'aimerais savoir de vous quelle influence vous pensez qu'aura sur notre littérature ce présent bouleversement ?*

G. — *J'ai là justement sur ma table une anthologie qui vient de paraître. Elle n'exhale notre XVIe siècle qu'aux dépens de l'admirable effort de nos romantiques. C'est se moquer, et il n'y aurait qu'à sourire de ces vaines dévastations si les livres incriminés n'étaient en passe d'être supprimés de nos librairies.*

J. — *Croyez-vous vraiment que...*

G. — *Je crois tout possible et rien ne me paraît plus naïf que le cri que j'entendis tant de fois, poussé par ceux qui fuyaient en désordre devant l'invasion : cela ne s'était jamais vu !*

J. — *Du jamais vu, par certains côtés, cela doit vous plaire ?*

G. — *Oui, par certains côtés comme vous dites. Mais tant de nouveautés nous étonnent de ce cataclysme monstrueux et sans précédent dans l'histoire. L'esprit a quelque mal à s'y faire. Le cœur surtout.*

J. — *Mais pensez-vous, maître, notre pays incapable de surmonter cette épreuve écrasante ?*

G. — *Il me semble qu'il y a dans Montesquieu quelques phrases qui sont faites pour nous rassurer ; j'avais l'autre jour l'occasion de les citer à quelques amis ; voici :*

« Une des choses que l'on doit remarquer en France, c'est l'extrême facilité avec laquelle elle s'est toujours remise de ses pertes, de ses maladies, de ses dépopulations, et avec quelles ressources elle a toujours soutenu, ou même surmonté, les vices intérieurs de ses divers gouvernements. Peut-être en doit-elle la cause à cette diversité même qui a fait que nul n'a jamais pu prendre assez de racine pour lui ôter entièrement le fruit de ses avantages naturels. »

J. — *N'empêche que c'est à cette diversité qu'on s'en prend. On la voudrait aujourd'hui bien réduire... et contre ces menaces qui montent de toutes parts que pouvons-nous ?*

G. — *C'est agir que de résister, et ce n'est pas toujours dans le oui que l'être s'affirme. Allons, vous êtes satisfait.*

J. — *Oui, voilà qui intéressera le public. Je vous suis reconnaissant, maître, de clore l'entrevue par des paroles signifiantes.*

G. — *Adieu, mon ami. (Le journaliste sort). En voilà un qui essaye d'agir... Mais je songe à ceux des jeunes gens qui présentement se taisent et laissent leur pensée, leur vertu se fortifier peu à peu dans la retraite et le silence et je leur dis : « Mes amis, patientez, patientez encore, votre heure viendra ».*

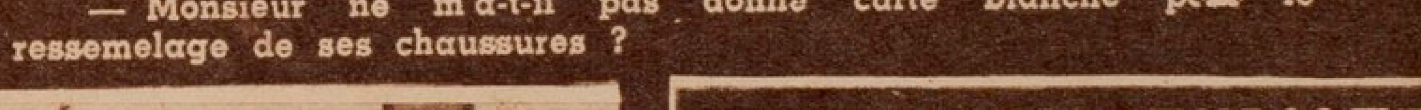
Le premier échec du procès de Riom a donné tout son sens à l'apologue du Père de la

DANS LA PRESSE DE PARIS

HONNI SOIT...
— Encore quelques restrictions et on va bien rire !...



— Monsieur ne m'a-t-il pas donné carte blanche pour le ressemelage de ses chaussures ?





— Pas plus tard qu'hier, mon cher, j'ai disputé un mégot au baron de la Huchette en personne !

Le magazine allemand « Signal », publié en langue française à Paris, avait sollicité le concours d'un certain nombre de caricaturistes parisiens. Les caricaturistes ne sont pas gens à laisser passer de telles occasions: «Vous nous appelez à l'aide ? Nous voici.» Cependant il règne dans la corporation des traditions solidement établies d'indépendance auxquelles tout caricaturiste tient comme il tient à la prunelle de ses yeux... La faim ne calme guère les esprits et a rendu nos artistes



— Un petit baiser, po[...]

Pesanteur. Le peuple français n'est jamais dupe. André Gide, homme de cœur et, ce qui va toujours ensemble, homme de grand courage, s'est posé à lui-même des questions bien audacieuses. Il fallait bien une interview imaginaire pour qu'il pût répondre à ce qui préoccupe tous les Français, mais qu'aucun journaliste tenant à conserver sa place n'aurait pu évoquer devant lui.

FRANÇOIS MAURIAC



On a toujours présent à l'esprit l'admirable article que publia Mauriac au lendemain de la catastrophe. Comment résister à la tentation d'en reproduire quelques passages :

« *Toute l'histoire de la France ne tient pas dans l'été de 1940, rien n'est détruit de ce qu'elle a accompli. Nos morts n'ont pas quitté cette terre aux jours de sa honte.* « *Ce grand embrassement des morts pour leur patrie* », *dont parlait un poète, devient au contraire plus étroit dans cette horreur qu'il nous faut vivre. Les gestes de nos ancêtres, de nos pères, de nos frères et de nos fils: cela du moins ne nous sera pas ravi.*

« *Le serviteur n'est pas plus grand que le maître : nous avons appris, dès l'enfance, à adorer une Face souffletée et couverte de crachats à cause de nos crimes ; nous n'avons donc qu'à suivre notre pente pour redoubler d'amour à l'égard de la France liée au poteau, pour écarter les cheveux qui retombent sur sa figure humiliée, pour essuyer la sueur sur ce front rayonnant de génie.*

« *Quand nous nous rappelons ce que la France a donné au monde dans tous les ordres du génie humain et dans celui de la sainteté, ce ne sont pas certains mépris qui nous étonnent (si quelque chose encore pouvait nous étonner), mais certains silences.*

« *Mais aucun désespoir ne monte, cette nuit, des pins du Bazadais, ni des vignes de Sauternez vouées à l'enchantement de la lune. Je bénis en eux cette France que nul désastre n'atteint, et qui invisiblement fructifie dans les ténèbres, dans la honte, dans les larmes.* »

ANDRE MALRAUX

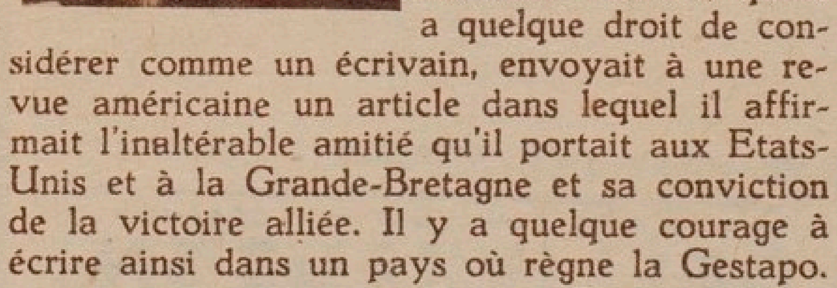
Et voici, exprimés par l'un des plus grands parmi les jeunes écrivains français, qui fit la campagne de France dans un char d'assaut, les sentiments d'un combattant, la veille d'un combat :

« *Je ressens jusque dans mon corps, autant que dans le placage des chenilles sur la terre grasse, l'élan parallèle des chars à travers la nuit. D'autres chars, de l'autre côté, avancent vers nous dans la même nuit claire ; des hommes pareillement crispés, pareillement distraits. Mais depuis sept ans formés pour la guerre. A ma gauche, nos proues confuses montent et descendent sur le fond moins sombre des blés. Derrière elles, avancent les régiments de choc dans les chars légers ; et, plus loin, les masses profondes de l'infanterie française... Les paysans que j'ai vus marcher en silence vers l'armée sur toutes les routes de France, au début de septembre, convergent vers le sinistre glissement de notre escadre à travers la plaine flamande. Ah ! que la victoire demeure avec ceux qui auront fait la guerre sans l'aimer !* »

Nous répétons tous aujourd'hui l'invocation d'André Malraux : que la victoire demeure avec ceux qui auront fait la guerre sans l'aimer.

•

Telle est la voix des écrivains français, la voix authentique de la France. En dépit de la censure étouffante, ils cherchent à exprimer leur pensée. Le 14 juillet dernier, l'éditorial du « Figaro » se terminait par un appel à l'esprit de Valmy. Quelques mois plus tard, Emmanuel Mounier faisait dans « Esprit », le procès du conformisme et de la soumission au pouvoir, et Edouard Herriot, qu'on a quelque droit de considérer comme un écrivain, envoyait à une revue américaine un article dans lequel il affirmait l'inaltérable amitié qu'il portait aux Etats-Unis et à la Grande-Bretagne et sa conviction de la victoire alliée. Il y a quelque courage à écrire ainsi dans un pays où règne la Gestapo.



Tous ceux qui honoraient les lettres françaises, Valéry, Gide, Mauriac, Duhamel, Malraux, s'attachent et se rattachent, fût-ce dans le silence, aux vertus de l'esprit.

LA CENSURE ALLEMANDE

D'ailleurs, comment les écrivains français eussent-ils accepté de « collaborer » après les atteintes à la liberté commises par les autorités d'occupation ?

Le 28 septembre 1940, une Convention pour la Censure des Livres entra en vigueur. Elle déclarait notamment :

« Pour organiser une vie commune exempte de difficultés entre l'armée d'occupation allemande et la population française, et établir des relations normales entre les peuples allemand et français, les éditeurs français assument la responsabilité d'organiser l'expression intellectuelle du pays en accord avec ces buts. »

A cet effet, un accord fut conclu entre le chef de l'administration militaire allemande en France et le président du Syndicat des Editeurs. Suivant cet accord, chaque éditeur français est entièrement responsable de sa propre production. Il doit en conséquence veiller à ce que les ouvrages publiés par lui ne puissent pas, ouvertement, d'une manière indirecte, ou sous toute autre forme, insulter au prestige ou nuire aux intérêts allemands. Il ne doit pas reproduire, même par extraits, les œuvres des auteurs interdits en Allemagne. La Propaganda-Staffel, qui tient ses assises au 52, Avenue des Champs-Elysées à Paris, contrôlera les décisions du Syndicat des Editeurs. La responsabilité de l'ouvrage incombe à l'éditeur et non à l'imprimeur.

(*Lire la suite à la page suivante*)

OU SONT-ILS ?

Nous empruntons à la presse française les renseignements suivants sur le sort des écrivains français.

En France occupée

Pierre Benoît, André Bellessort, Mgr Baudrillard, Maurice Donnay, Duhamel, Maurice Paléologue, Paul Valéry, René Benjamin, Octave Aubry, Jean Cocteau, Daniel Rops, l'abbé Omer Englebert, Jacques Viot, Pierre Frondaie, Martial Piéchaud, Pierre Véry, le comte de Chambrun, Henry Troyat, Maurice Rostand, Pierre Varenne, Paul Morand, Léon-Paul Fargue sont à Paris.

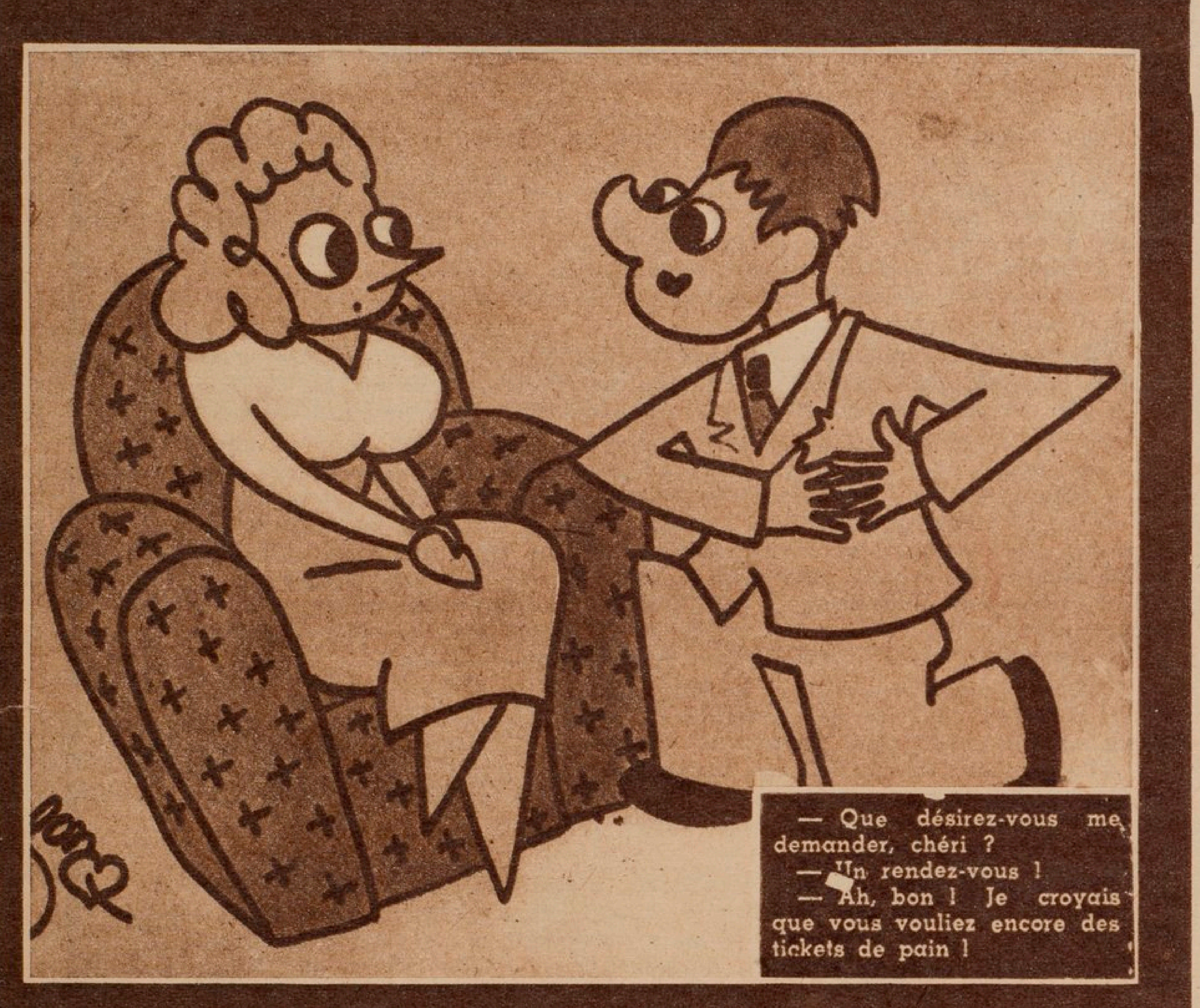
En France non occupée

Paul Claudel est à Brandes, près de Grenoble. Jean Giraudoux à Vichy. La Varende à Bonneville-Chamblac, près Broglie, au pays d'Ouche. François de Roux est à Uzès, François Mauriac à Malagar dans les Landes, Claude Farrère à Saint-Jean-de-Luz. André Gide est à Cabris au-dessus de Grasse ainsi que Jean Schlumberger. François Porché habite au Mourillon ainsi que Jacques de Lacretelle. Sur la Côte d'Azur également : Louis Bertrand à Antibes, Henry Bordeaux à la Bocca, Gabriel Hanotaux au Cap-Martin, le duc de la Force à Super-Cannes, Philippe Hériat à Villefranche-sur-Mer, Albert Flament à Biot, Francis Carco à Cannes ainsi que Jean Marèze. A Nice : Jean Ajalbert, Roger Martin du Gard et Montherlant. A Marseille : Gérard Bauer, René Dumesnil et Gaston Rageot. D'autre part, Henry Massis, André Chaumeix et Frédéric Lefèvre se trouvent à Vichy. Léo Larguier est à Nîmes, Louis Gillet et Gabriel Marcel à Montpellier, Pesquidoux au Houga dans le Gers, Edouard Estaunié à Bayonne, Henry Pourrat à Ambert, Charles Silvestre au Peyrat de Bellac, Lucien Corpechot au château de Verteuil dans la Charente, André Billy, Emile Henriot, Alexandre Arnoux à Lyon, René Bizet, Gaxotte à Clermont-Ferrand, Roger Giron au Puy, Bertrand de la Salle à Thonon, Théo Briand à Paramé, René Martineau à Saint-Servan ; en Bretagne également André Chevrillon, Rosny jeune ; Pierre Bonardi est à La Rochelle, où il dirige un journal : « L'Atlantique », avec Hector Talvart ; Lucien Descaves est dans sa villa : La Préférée, à Senonches ; Emile Mâle est dans l'Allier, Ernest Perrochon à Niort, Georges Simenon à Fontenay-le-Comte.

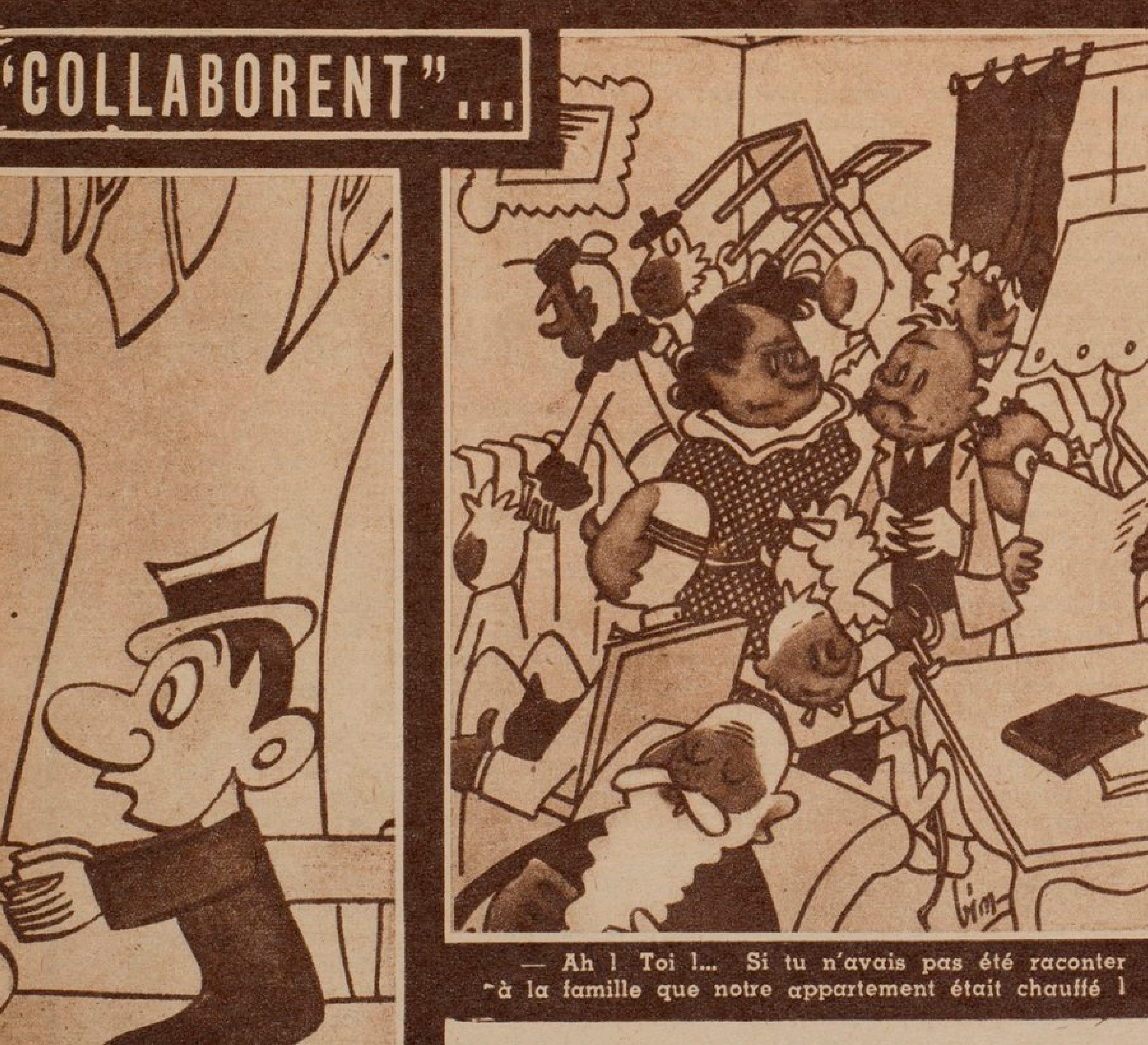
Sont prisonniers : Patrice de la Tour du Pin, Robert Brasillach, Marius Richard, Simon Arbellot, Debrix, Pierre Blondin, Jean-Paul Sartre, Pierre Bost. J.-P. Maxence, prisonnier également, vient d'être libéré. Enfin, hors des frontières, citons Edmond Jaloux à Lutry près de Lausanne, Robert de Traz et Jacques Chenevière à Genève ; en Amérique André Maurois, Jules Romains, Henry Bernstein, Julien Green ; en Chine Chadourne ; à Bruxelles Henry Davignon.

Les femmes

Les femmes écrivains ne sont pas moins dispersées. Toutefois à Paris se groupent : Colette, Judith Cladel, Marion Gilbert, Paule Henry Bordeaux, Thérèse Herpin, Monique Saint-Hélier, Yanette Delétang Tardif, Jean de la Brède, la comtesse de Chambrun, Myriam Harry, et aussi Mmes Adolphe Brisson, Saint-René Taillandier, Clemenceau - Jacquemaire, Rosemonde Gérard, Marcelle Maurette. A la Malmaison, Simon Arbellot, Debrix, Pierre Blondin, Jean-Paul Sartre, Pierre Bost, J.-P. Maxence, Tinayre à Grosrouvre, Lucie Delarue-Mardrus à Château-Gontier, Claude Ferval à Herbault près de Blois, Jehanne d'Orliac à Chanteloup près d'Amboise, Simone au Mourillon, Marie-Louise Pailleron en Savoie, Michel Davet à La Châtre, Suzanne Normand à Nice, Marie Gevers à Anvers.



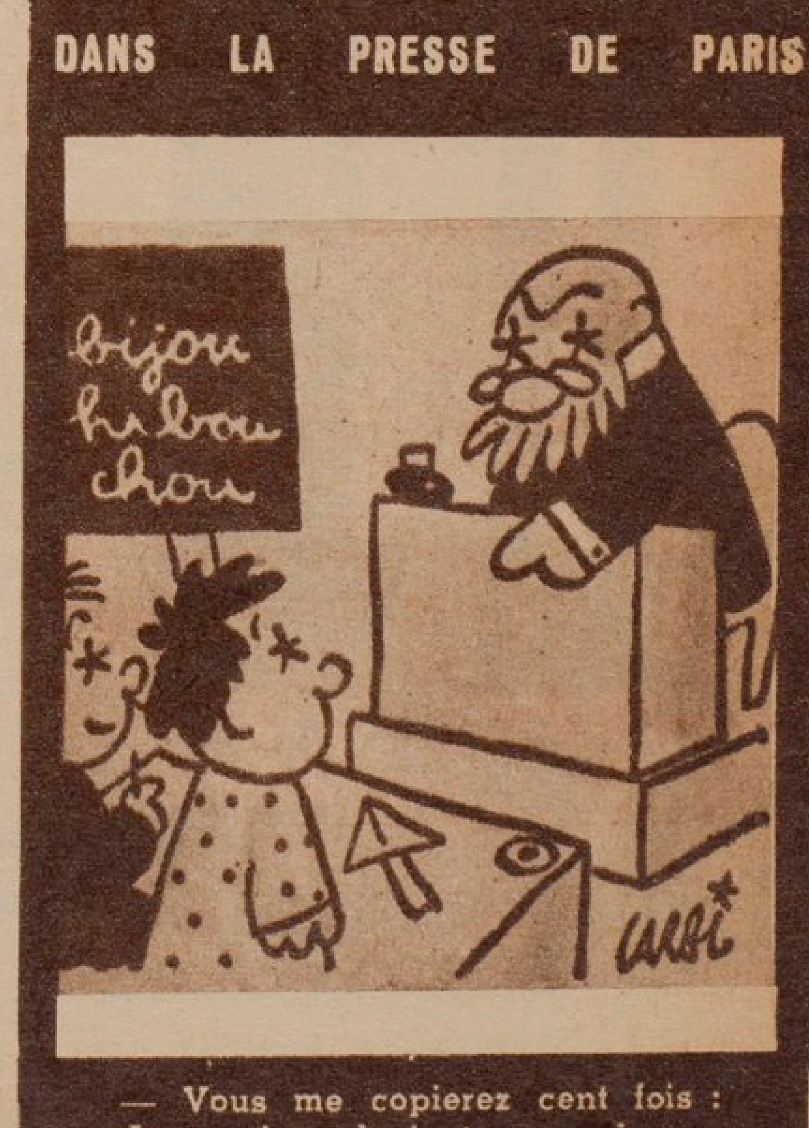
— Que désirez-vous me demander, chéri ?
— Un rendez-vous !
— Ah, bon ! Je croyais que vous vouliez encore des tickets de pain !



— Ah ! Toi !... Si tu n'avais pas été raconter à la famille que notre appartement était chauffé !

pou[...] un ticket seulement !

particulièrement mordants. Révoltés par le spectacle de la misère qui les entoure, c'est ce thème qu'ils ont tenu à présenter d'une pointe vengeresse. Les rédacteurs de « Signal » ont dû allonger le nez devant les envois, mais faisant contre mauvaise fortune bon cœur, le magazine allemand publie aujourd'hui un certain nombre de ces caricatures, les moins violentes. Les émules de Daumier, Forain... ne vendent pas leur talent ; s'ils s'en servent, c'est contre l'occupant.



— Vous me copierez cent fois : « Le papier devient rare, je me dois pas le gaspiller. »

1.500 OUVRAGES INTERDITS

Les ouvrages qui devaient être retirés de la vente et détruits, au nombre de 1.500, sont ortés sur la liste Otto, dressée par un profeseur nazi dénommé Otto.

Ce sont naturellement les éditeurs parisiens ui auraient procédé à l'autodafé de ces volunes. Cette liste de proscription mentale comrend 300 noms d'auteurs environ. Bien que le réambule déclare poursuivre surtout les œures des réfugiés politiques et des écrivains uifs, responsables d'une guerre « que l'Allenagne ne voulait pas », la liste est un beau êle-mêle. Chesterton y voisine avec Georges Duhamel et Tardieu avec Blum. Les traducions de Calvin Hoover, de Wells, de Trotzky ont exclues, comme certains ouvrages de Jacues Bainville. MM. Birman et Mercier sont oursuivis à l'égard de leur adversaire Daladier. Une étude sur la poétesse Desbordes-Valnore, qui fleurissait il y a plus de cent ans, st proscrite, car elle est de Stefan Zweig, lont l'œuvre fait l'objet de la colère de M. Hiter comme celle de Maurois et de Vicky Baum. es ouvrages de Freud sont à l'index, et aussi — pourquoi ? — ceux de Penait Istrati.

Il y a dans ce large bannissement peu de uance, peu de choix et peu de sens de la hiéarchie intellectuelle. Tous les livres de guerre ù les Allemands ne sont pas représentés comne des anges sont bannis par cette nouvelle ongrégation d'une nouvelle église, dont un ieutenant, Weber, est le cardinal-président. Cependant, l'œuvre férocement anti-allemande le Maurice Barrès, de Maurras, de Léon Daudet reste autorisée. La liste Otto n'est pas noins intéressante en ce qu'elle permet, que ar ce qu'elle défend.

Toutes les publications diplomatiques offiielles sont interdites : livre jaune français, livre lanc polonais, livre bleu anglais.

Georges Duhamel avait un nouveau livre out prêt : « Lieu d'asile », une histoire d'hôital où il n'était pas question de politique. Ils n ont autorisé la vente puis retiré l'autorisaion, parce que l'auteur ne consentait pas à lisser dans le volume « un mot aimable » pour e vainqueur. Ils ont alors séquestré des miliers de volumes et enfin ils viennent de metre toute l'édition au pilon. Ont été détruits ussi par pilonnage, la « Philosophie mathémaique » de Brunschvig, qui allait paraître en ovembre 1940, et les « Mélanges jubilaires » n l'honneur de Basch.

Ils trouvent que la philosophie française est nexistante, ils chassent Hamelin et Bergson au rofit de Spengler et de Rosenberg. Le roman rançais est traqué : on y parle d'amour, on y nalyse les sentiments ; il doit être remplacé ar des compendiums d'ingénieur.

CEUX QUI COLLABORENT

Il n'y a pas lieu, par ailleurs, de prendre au tragique l'attitude de quelques médiocres noralisateurs. La défaite, les accusations passionnées contre la France d'hier, certains doctrinaires de la rénovation nationale les favorisent, mais surtout ils sont des instruments, conscients ou inconscients, de l'entreprise hitlérienne. On sait avec quel zèle les nazis, dès le lendemain de la prise du pouvoir, se sont efforcés d'adapter la peinture et souvent la littérature, au mauvais goût petit-bourgeois. La popularité actuelle de Georges Ohnet est un symptôme du même péril, contre lequel se dressent même des intellectuels, comme Thierry Maulnier, sincèrement acquis à la révolution nationale.

La résistance n'est pas moins vive contre les très rares écrivains français qui, plus ou moins nettement, se sont ralliés à l'idée d'une collaboration morale avec l'envahisseur. Ne parlons pas de M. Alphonse de Chateaubriand, auteur d'un bon roman paysan, qui fréquentait régulièrement, depuis des années, le congrès de Nuremberg, ni de Drieu la Rochelle, dont les sympathies fascistes étaient connues, et dont les dernières publications ne sont pas sorties de la zone occupée.

« Chronique privée », le dernier livre de M. Jacques Chardonne qui ne se déclare pas pour l'ordre nouveau, mais qui témoigne d'une sorte d'infinie complaisance, lui a valu des réponses cinglantes d'André Rousseau, l'éminent critique littéraire, et d'André Gide.

Louis-Ferdinand Céline, dont le « Voyage au bout de la nuit » était apparu à beaucoup comme un authentique chef-d'œuvre, s'adressait il y a quelque temps à Paris à des agents français de l'Allemagne, entre autres Déat, Deloncle et Suarez. Mais une exception comme celle de Céline ne prouve pas grand'chose sinon que nous sommes en présence d'un homme qui, de l'aveu même de ses partisans littéraires, n'a jamais fait preuve d'un équilibre parfait.

UN SILENCE COURAGEUX

Les vrais représentants de la pensée française sont restés dignes du passé de la France. Ils se sont pour la plupart murés dans un silence où il entre beaucoup de courage ; presque aucun n'a abdiqué. L'esprit sait qu'il est immortel et souverain, et que sa primauté est absolue. Comme l'un d'eux, ils diraient volontiers : « Ecoutons plutôt ce que nous apprennent les maîtres du passé vers qui maintenant tant de regards se tournent. Que nous disent-ils, ceux que nous aimons tant et que nous interrogeons aujourd'hui comme nos frères ? Ils nous disent que la tradition française enseigne l'imagination, l'audace et la liberté... »

Nul signe plus frappant de la ferveur patriotique qui anime les Français que cette interrogation des maîtres. Les colonnes des journaux sont remplies d'articles sur Molière, sur Corneille, sur Racine, sur Montesquieu. On fait le compte de ce qui a résisté au désastre. Un poète entre tous paraît présent, vivant dans la patrie meurtrie : Charles Péguy — tué d'une balle au front en septembre 1914 — Péguy, fils du peuple, catholique et socialiste à la fois, et avant tout français.

« Retour à la France »... Il y a quelques années, un jeune auteur avait choisi ce titre. Peut-être l'histoire retiendra-t-elle ce titre et l'appliquera-t-elle à l'époque qui naît.

« Dans un village béarnais, je m'arrête et je pleure. Et je t'embrasse d'un regard, ô notre France bien-aimée, meurtrie, mais non déshonorée, plus que jamais chérie de tous les hommes libres » (Louis Piérard, Ode à la France meurtrie).

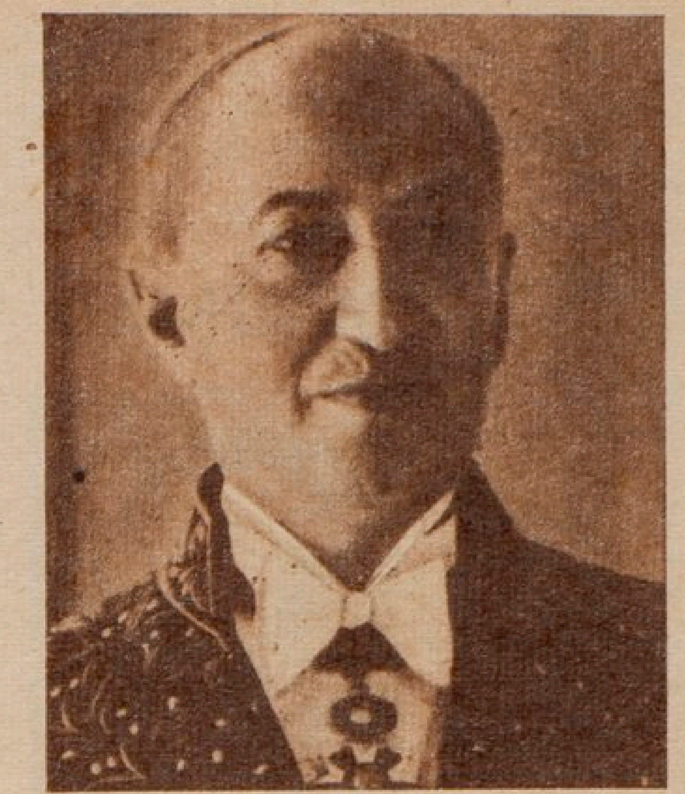


Les œuvres d'art françaises sont envoyées en Allemagne, sans doute pour y être conservées... Voici un énorme camion de transport, venu de Francfort, et qui attend son chargement devant le palais de Chaillot.

LA FRANCE EST IMMORTELLE

par

ANDRE MAUROIS



« Tragédie en France », que M. André Maurois a fait paraître voici plus d'un an à New-York, avait soulevé des critiques en Grande-Bretagne et avait, par contre, été bien accueilli à Vichy. On y discernait un souci trop constant de vouloir apparemment ménager à la fois ceux qui gouvernent aujourd'hui à Vichy et les nombreux amis que l'écrivain compte en Angleterre et aux Etats-Unis. Mais sur l'attitude de l'auteur lui-même vis-à-vis des événements découlant de l'armistice, aucune prise de position bien nette. M. Maurois paraissait vouloir se ménager tous les avantages d'une neutralité opportuniste. Dans une critique publiée en avril 1941 par « La France Libre » éditée à Londres, sous la signature de R.M., on pouvait lire à son propos la réflexion suivante : «Son maître, Emile Chartier, qui fut aussi notre professeur, disait que la première des qualités est la fidélité, à l'égard des autres et à l'égard de soi-même. Nous sommes persuadés que M. Maurois se souviendra à temps de ce précepte. Nous sommes même absolument sûrs, pour de multiples raisons, qu'il terminera la guerre dans le bon camp.»

Aujourd'hui, André Maurois a définitivement pris parti. Dans un très bel article paru dernièrement dans le «New-York Times», sous le titre de «L'esprit de la France ne peut pas mourir» — dont nous traduisons les passages essentiels — il se livre enfin à cette profession de foi tant attendue. Désormais, cet écrivain doit être considéré comme ennemi par les autorités allemandes et il ne faudrait pas s'étonner si des mesures de rigueur étaient prises contre lui. Quant à la qualification d'opportuniste qui lui était appliquée, elle ne tient plus. La certitude que M. Maurois finirait la guerre dans le bon camp était basée, nous avons des raisons de le croire, sur le fait que M. Maurois pensait pouvoir être fort utile aux Etats-Unis, après l'effondrement de son pays, en employant son grand talent à montrer aux Américains qu'ils devaient se hâter. Maintenant, M. Maurois a sans doute conscience d'avoir rempli sa mission.

Souvent, écrit-il, certains amis américains me demandent : «L'esprit de la France a-t-il changé ? Est-ce que les Français sont prêts à accepter une domination étrangère dans leur pays ? Abandonnent-ils tout espoir de libération ?»

Ma réponse est toujours simple et catégorique : L'esprit de la France n'a pas changé. Aucun Français digne de ce nom n'accepte l'idée d'une domination étrangère en France. Loin d'avoir abandonné tout espoir, une écrasante majorité de Français est convaincue que la France, après cette guerre, sera complètement libérée et maîtresse de son propre destin.

J'aimerais citer, à ce propos, quelques phrases d'une lettre que j'ai récemment reçue. Elle fut écrite en France par un homme de lettres bien connu, au début de novembre 1941, et elle montre à quel point cet écrivain est courageux et plein d'espoir.

« En 1914, disait-il, nous avions la Russie avec nous ; en 1917, après la défaite russe, nous eûmes les Etats-Unis. Cette fois-ci, ces deux puissances sont ensemble avec nous contre l'Allemagne. La chance a fait pour nous tout ce que la stratégie des diplomates n'a pas réussi à obtenir. Elle a mis tous les atouts dans la même main. L'Allemagne ne réalise pas encore que cette guerre, loin d'être terminée, ne fait en réalité que commencer. L'Angleterre ne sera pas complètement prête avant le courant de cette année-ci, et l'Amérique avant l'année suivante. Alors, l'Allemagne devra soutenir le choc de ces nouvelles forces avec ses armées épuisées. Ce que je vous dis là, c'est la conviction des 95 pour cent des Français. »

M. Maurois rappelle alors tout au long de l'histoire de France les nombreuses invasions dont son pays est sorti intact, étonnant toujours le monde «par une extraordinaire aptitude à récupérer ses forces ». Mais, poursuit l'écrivain, le sceptique dira : «Une telle récupération pouvait être accomplie dans le passé parce que les conquêtes n'étaient pas totales. Aujourd'hui, vous avez à faire à un conquérant qui, non seulement occupe le territoire, mais essaye aussi de dominer et de transformer l'esprit.»

Parfaitement, et c'est pourquoi en France il échouera. La violence et l'oppression ne soumettent pas un Français ; elles le dressent contre elles. Il peut, évidemment céder pendant quelque temps ; il n'oublie cependant ni ne pardonne jamais. Ce n'est pas tant qu'il hait une nation étrangère comme telle. Cela lui importe peu. Il est même prêt à comprendre et à admirer ce qui est grand chez les autres. Mais il n'est pas Allemand, pas plus qu'il n'est Anglais ou Espagnol, et il a toujours chassé tous les étrangers qui essayèrent de gouverner la terre de France. « Chacun chez soi » est une devise française. Les Français ne discutent pas le droit de tous les étrangers d'avoir leurs propres préjugés et de choisir leur mode de vie, pourvu qu'ils n'essayent pas de les imposer à la France.

Un Français résiste à la conquête morale parce qu'il sait que la culture française est un des grands fondements de la civilisation occidentale. Pourquoi recevrait-il des directives intellectuelles et morales d'un conquérant quelconque, quand ses moralistes, pendant des siècles, ont enseigné au monde comment penser et comment sentir ? Il peut et il veut suivre ses propres traditions nationales. Nous avons reçu ici, en Amérique, quelques-uns des livres publiés par les meilleurs écrivains français depuis l'armistice. Ils ne sont pas différents de ce que nous espérions. Les auteurs n'ont pas dévié de leur ligne habituelle de pensée. Ils se sont refusés à flirter avec une philosophie appuyée par les divisions blindées.

Enfin, le Français n'accepte pas la défaite comme définitive, parce que c'est un soldat. L'orgueil d'un glorieux passé militaire n'est pas et ne devrait pas être facilement oublié. Les Français d'aujourd'hui sont les descendants des hommes de Valmy et de Wagram, de la Marne et de Verdun. Ils ne se sentent pas indignes de leurs ancêtres. Ils furent battus dans cette guerre par manque de matériel, par manque d'avions et de tanks et par manque d'unité. Mais ce ne fut là qu'un accident. Il n'a pas affecté les qualités combattives de la nation.

Aujourd'hui, dans la France métropolitaine, la résistance armée est impossible pour une nation désarmée, mais la résistance morale n'a jamais faibli. Il serait particulièrement injuste, et peu raisonnable de sous-estimer sa valeur. La France, dans son martyre, ne demande pas la pitié ; elle commande le respect et mérite l'admiration. Tandis que nous dans ce pays, étrangers et Américains, ne manquons de rien, en France beaucoup d'hommes et de femmes souffrent actuellement de la faim. Un million et demi de prisonniers de guerre subissent un sort pire dans les camps allemands. Et cependant, la population française est partout hostile aux forces occupantes. Tous les rapports reçus ici nous parlent de la dignité admirable de cette population...

...Non, poursuit plus loin M. Maurois, l'esprit de la France n'a pas changé. Le conquérant ne peut pas prévaloir contre lui. Il n'a plus d'illusions à cet égard. Il sait que, bien que la France comprenne la nécessité d'une coopération européenne dans une Europe libre, il n'y aura pas d'acquiescement à un ordre européen fondé sur une domination étrangère en France. «Pour avoir eu des gloires communes dans le passé, pour avoir un même idéal dans le présent, pour avoir accompli de grandes choses ensemble, pour être décidé à en faire davantage, tous les éléments de la population française constituent une nation forte. La France est une nation et restera une nation. L'esprit français est aujourd'hui ce qu'il était au temps de Jeanne d'Arc. C'est un esprit de résistance et de confiance. C'est l'histoire éternelle de la France ; elle aura le même dénouement.

« Haïssez-vous vos ennemis, Jeanne ? » demanda avec perfidie un des juges de l'héroïne.

« Je ne sais pas, répondit-elle, mais je sais qu'ils seront chassés de France, sauf ceux qui mourront dans mon pays. »

Tel était et tel demeure l'esprit de la France.

J'accuse

POUR LA PREMIERE FOIS PAUL REYNAUD FAIT ENTENDRE SA VOIX

Il y a un mois, nous avons vu comment le procès de Riom s'était retourné contre ses instigateurs, et avait tour à tour placé Pétain et Hitler sur le banc de l'accusation au lieu de Blum et de Daladier. Il y a lieu de remarquer que le box des accusés était étrangement incomplet. Où étaient le combattif petit Paul Reynaud et le vigoureux et dédaigneux Georges Mandel ? La réponse, pensons-nous, doit être trouvée dans les termes d'une lettre que Paul Reynaud a adressée il y a quelque temps au maréchal.

Reynaud aurait parlé comme il le fait dans cette lettre, s'il avait été amené devant le juge Caous et ses aides à Riom. Quant à Mandel, l'esprit de son chef, Clémenceau, se serait manifesté avec fougue dans toutes ses interventions. Pétain se garda bien de les faire comparaître. Il décréta que ces accusés redoutables seraient incarcérés sine die dans « la Bastille des Pyrénées », le fort interdit et inaccessible de Portalet.

Peut-être l'intention des hommes de Vichy était-elle de voir tout d'abord comment le procès de Blum et de Daladier allait se dérouler. Si cette hypothèse est exacte, il y a de fortes chances que Reynaud et Mandel ne seront jamais jugés. Cependant, Philippe Henriot, le publiciste des agents français de l'Allemagne, désigne Reynaud, Mandel, Herriot et l'ancien ministre des Affaires Etrangères Vincent Aurial pour « le second tombereau », tandis que l'homme des nazis, Jacques Doriot, en annonçant qu'il avait été sollicité de rentrer dans le cabinet vichyste, révèle qu'il avait demandé l'assurance que Reynaud, Mandel et Blum seraient exécutés...

Le moment est maintenant venu d'entendre Paul Reynaud dans le rôle d'accusateur, et il sera aisé de se représenter le petit et courageux orateur de la IIIe République, en notant ses pointes à l'adresse de « Monsieur le Maréchal ». La lettre tout entière comprend 3.000 mots, mais en voici les passages essentiels :

Voici un remarquable document que l'ancien Président du Conseil français a envoyé au maréchal Pétain, chef de l'Etat, après son emprisonnement. Une copie a passé par contrebande hors de France, et les parties les plus importantes en sont reproduites ici. Entre autres choses, M. Reynaud met au point l'histoire de l'Union Franco-Britannique proposée par M. Churchill, et dit la vérité au sujet de la proposition tendant à poursuivre le combat en Afrique.



Il est inexact que le gouvernement britannique nous ait poussés à continuer la guerre en Afrique du Nord. Vous savez mieux que quiconque, pour avoir assisté quotidiennement à mes Conseils de Cabinet, que je pris cette décision en respectant notre engagement de ne pas nous abandonner l'un l'autre, engagement que vous avez reconnu en entrant dans mon gouvernement et que vous ne m'avez jamais demandé de dénoncer.

Il est inexact que le général Weygand m'ait exhorté, en m'écrivant le 29 mai et le 7 juin, à conclure un armistice. Au contraire, il écrivit le 10 juin qu'il était « loin d'avoir perdu tout espoir », cependant qu'au cours du Conseil auquel vous avez assisté le 11 juin à Briare, il déclarait : « Rien n'indique que nous ne puissions pas nous tirer d'affaire dans le dernier quart d'heure ». Une flagrante contre-vérité fut commise par votre radio en vue de donner du poids à l'argument prétendant que « si Weygand avait été écouté, l'Italie ne serait pas entrée en guerre ». Non seulement c'était faire preuve d'une méconnaissance complète de la psychologie des dirigeants italiens, qui n'auraient jamais renoncé à prendre part à la curée ; c'était de plus d'une fausseté absolue, étant donné que l'Italie nous déclara la guerre le 10 juin.

Il est inexact que l'armistice « ait épargné aux familles françaises un sacrifice inutile de leurs enfants ». Aussitôt que le haut-commandement eût déclaré que le combat était devenu impossible, je proposais de l'arrêter sur le territoire de la France métropolitaine, comme cela eut lieu en Hollande, et si je n'avais pas été chassé du pouvoir, les pertes subies au moment de la négociation de l'armistice (entre le 13 et le 25 juin) eussent été évitées. Accuser mon gouvernement d'avoir estimé que « pas assez de sang français n'avait coulé », c'est avoir recours à des méthodes indignes même des réunions publiques. Ce qui se passa en fait, c'est que votre coalition partit de la prémisse que « l'Angleterre aurait en l'espace de trois semaines son cou tordu comme un poulet ».

Il est inexact de dire que les conditions auraient été moins onéreuses si l'armistice avait été conclu plus tôt. Quand le général Weygand demanda l'armistice à Cange le 12 juin, nos armées avaient succombé en France métropolitaine. **L'Allemagne montra, et montre chaque jour davantage, qu'elle avait l'intention de tirer le maximum de sa victoire à la fois dans le cadre et en dehors des termes de l'armistice.**

Il est inexact qu'au cours de la réunion du Conseil Suprême à Briare le 11 juin (et non le 13 à Tours), M. Churchill ait refusé toute nouvelle aide de la R.A.F. Il s'engagea à régler cette question dès son retour à Londres. Il est non moins faux que « pendant des semaines, mais en vain, nos soldats aient attendu des avions de chasse britanniques ». Sur mes demandes quotidiennes, nous reçûmes une importante assistance de la part de la R.A.F. **A la lumière de ce qui s'est produit par la suite (la bataille de Grande-Bretagne), personne ne peut reprocher à M. Churchill de ne pas avoir dépêché pour la bataille de France toutes les forces aériennes desquelles nos chances de victoire dépendent aujourd'hui.**

Il est inexact que le président Roosevelt ait répondu « évasivement » à mon appel du 14 juin. Ce mensonge vise à masquer l'importance et la générosité de sa réponse. Il donna l'assurance que, « aussi longtemps que la France continuerait le combat, elle pouvait compter sur une aide américaine sans cesse croissante ».

Il est inexact que l'offre d'une Union Franco-Britannique faite à nous le 16 juin nous aurait « réduit au statut d'un Dominion ». Cette offre était en faveur d'une union sur une base d'égalité, et **j'étais sur le point de l'accepter. Je préfère collaborer avec nos alliés qu'avec nos ennemis.**

Il est inexact que le texte de cette offre fut « téléphoné de Londres par le général de Gaulle sur la dictée de M. Churchill». Comme le général, qui faisait partie de mon gouvernement, avait été envoyé par moi en mission auprès du Premier britannique, il n'y avait rien d'anormal à ce qu'il me téléphonât le texte de cette offre, mais M. Churchill me rappela plus tard, pour connaître ma réaction. Il y a encore plus de perfidie dans l'insinuation qu'à mes côtés, « comme par hasard, se trouvait le général Spears ». Cet officier, un des amis les plus dévoués de la France, était dûment accrédité auprès de moi puisque j'étais ministre de la Guerre. Et quoi de plus naturel qu'il me rendît visite, ainsi que l'ambassadeur britannique un tel jour ? Je me permets de penser que de pareilles insinuations sur les circonstances de ces rapports sont indignes d'une grande nation. Rien n'est plus méprisable que les constantes attaques contre les dirigeants d'un peuple dont l'héroïsme assurera son salut.

Vers le milieu de son réquisitoire, Paul Reynaud aborde la question de sa propre responsabilité dans la préparation militaire de la France.

Vous imaginez-vous que le peuple français est toujours ignorant du fait que notre haut-commandement avait affirmé qu'un front continu de la mer du Nord à la Suisse était invulnérable, et que l'ennemi provoquerait seulement des ruptures qui seraient d'autant plus dangereuses pour lui qu'il s'avancerait plus profondément ? Pensez-vous que le peuple français ne sait pas encore que le général de Gaulle avait affirmé, au contraire, qu'un corps blindé, dont il donnait la composition, serait capable de percer en un point donné ce front continu ? Ou que, le 31 mars 1935, cinq années avant la percée allemande, j'avais déposé sur le bureau du Parlement un projet tendant à créer un tel corps blindé ? Et que j'avais déclaré que l'armée allemande passerait par la Hollande et la Belgique, prenant les Belges à revers par le canal Albert et attaquant notre frontière septentrionale, que notre haut-commandement se refusait à fortifier ?

Ou que je fis connaître que nous pouvions être envahis par une armée allemande composée de divisions blindées et aidée par l'aviation, à moins que nous ne nous équipions nous-mêmes et constituions un corps blindé qui nous permît de lancer une victorieuse contre-offensive ? **Pensez-vous que le peuple français a oublié que mon projet fut repoussé comme étant « contraire à la logique de l'histoire », quoique les Allemands l'eussent adopté ?** Vous imaginez-vous qu'il ait oublié que pendant des années, dans des livres, des discours et des articles, j'ai plaidé en faveur de ce projet ? Vous, Maréchal, savez mieux que d'autres comment ce plan fut combattu, car, à la veille de la guerre, vous présentiez un ouvrage qui contenait ceci : « Pour ce qui est des tanks qui devraient nous ramener à l'époque des courtes guerres, leur échec est l'évidence même ». Il se peut que ce ne soit pas le moment de discuter de telles questions, tandis que l'ennemi occupe les deux tiers de notre territoire, mais en attendant la vérité, le silence est préférable aux mensonges, et la modestie à la provocation. Le danger de tous ces mensonges et calomnies est que la vérité est comparable à un gaz qui explose avec d'autant plus de violence qu'elle a été plus comprimée. Je vous avertis solennellement que la réaction sera brutale.

Votre attitude à mon égard a été très différente de la mienne envers vous. Après m'avoir secrètement jeté en prison, les hommes parlant en votre nom disent : « Vous voyez cet homme derrière les barreaux ? En passant, vous pouvez cracher à sa figure ». Je n'ai jamais rêvé d'incarcérer ceux de mes collègues qui, comme vous-mêmes, n'étaient pas d'accord avec moi au sujet de l'armistice. Eh bien, gardez-moi en prison si cela vous plaît. Nos personnes comptent peu. Mais écoutez le conseil d'un Français, et ordonnez-leur de cesser de dire à la nation que la parole de la France importe peu, que nous n'avions pas besoin de la respecter après l'invasion de la Pologne, le 3 septembre 1939, ou vis-à-vis de l'Angleterre le 16 juin 1940. **Mettez fin à votre jeune collaboration avec un ennemi qui a annexé l'Alsace-Lorraine et dont les drapeaux flottent à Paris. Mettez fin à la diffamation d'un peuple stoïque, notre allié, de qui dépend notre résurrection. Il n'y a pas de plus grand péril pour une nation que l'avilissement de son âme.**

De sa prison montagneuse de la frontière espagnole, à 2.000 pieds au-dessus de la plaisante ville pyrénéenne où Foch était né, Reynaud a donc fait entendre sa voix.

Le fort où il est emprisonné avec Mandel avait été construit pour loger 3.000 soldats de la République. Aujourd'hui, il en loge deux, mais ce sont assurément deux grands serviteurs de leur pays et de la vérité.

Premières photos du

RAID SUR SAINT NAZAIRE

1. Des forces aériennes et navales, et les commandos britanniques débarquèrent le 28 mars à une heure du matin sur la côte française, faisant croire à une invasion et annihilant tous les obstacles qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. La réaction de l'adversaire, pris par surprise, se manifesta brusquement par un intense feu d'artillerie, maladroitement dirigé. Le destroyer « Campbeltown », s'approchant de l'écluse du grand bassin du port, réussit à en faire sauter le mécanisme. Voici un détachement de commandos prêts à s'embarquer pour l'expédition de Saint-Nazaire.

3. Parvenu à la porte de l'écluse, le « Campbeltown »
éclatent partout. Une panique s'empare des position
française se range du côté des assaillants et fait preuve d
armes qu'ils ont pu trouve

2. Croquis représentant le destroyer « Campbeltown » pénétrant dans le port de Saint-Nazaire et se rapprochant de l'écluse du grand bassin. Au premier plan, à droite, la canonnière qui, en tête de l'expédition, dirigea le mouvement des troupes et transporta les officiers qui, de leur embarcation, ouvrirent un feu nourri contre les fortifications du môle. Malgré la réaction adverse, le « Campbeltown », chargé d'explosifs, put pénétrer jusqu'aux portes de l'écluse. Aussitôt des détachements occupaient les chantiers de construction navale ainsi que la gare maritime sur laquelle flotta durant deux heures le drapeau britannique.

4.
éta
te
dor
l'ex
ée
tric
ma
tan
tou
le
firr
ma
gé
alc
l'é
plo
les
de
bo
plu
fo
ma
Al

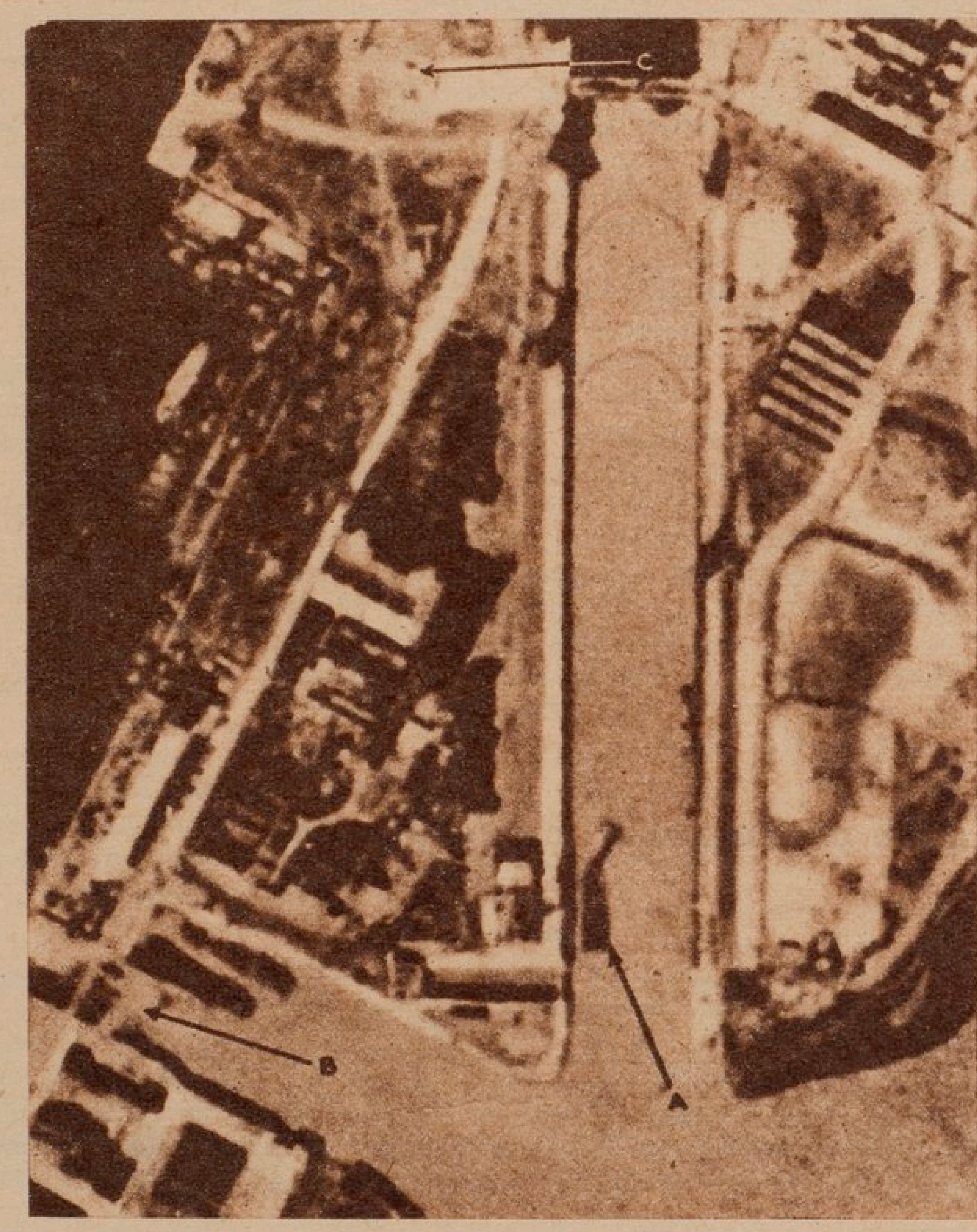






n » se fait sauter, détruisant toutes les installations militaires du môle. Des explosions tions adverses qui rassemblent leurs forces et essaient de contre-attaquer. La population ve d'actes héroïques. Avec un courage indomptable, les Français se servent de toutes les uver. On compte de nombreux morts de chaque côté.

4. A gauche : l'écluse de Saint-Nazaire telle qu'elle était avant l'explosion. A droite : A) La porte de l'écluse endommagée et déplacée après l'explosion. B) La digue enfoncée. C) L'usine d'énergie électrique complètement endommagée. Deux commandos britanniques, faits prisonniers au cours de l'engagement, firent le sacrifice de leur vie en affirmant à des officiers allemands, qui les avaient interrogés, que le « Campbeltown », alors coincé dans les portes de l'écluse, ne contenait pas d'explosifs. Ceux-ci leur dirent de les accompagner à bord du destroyer. Ils acceptèrent de bon gré et, quelques instants plus tard, au moment de la formidable explosion, les commandos moururent avec les Allemands qui les accompagnaient.





5. Le retour des commandos. Avec une vaillance et un courage extraordinaires, ils avaient démontré au monde qu'un débarquement britannique en France n'était pas chose si ardue. Les voilà maintenant foulant le sol de leur patrie. Ils ont conscience du beau fait d'armes qu'ils ont accompli. Ils ont donné aux Français eux-mêmes un avant-goût de ce que serait la grande invasion quand elle aurait lieu. Pour le moment, ils avaient creusé une profonde brèche dans les positions de défense ennemie et tué plusieurs centaines de soldats. Selon un témoin oculaire, « la plupart des Français et des Allemands croyaient que les Britanniques envahissaient la France en masse. Cette impression fut renforcée par la série d'explosions qui secouèrent la ville jusqu'au matin du 31. Ces explosions furent provoquées soit par les commandos, soit par des explosifs à retardement laissés par le gros des troupes britanniques ».

Education pour la mort

Un ouvrage d'un intérêt poignant vient de paraitre en Amérique. L'auteur d'« Education for Death » est un professeur américain, Gregor Ziemer, qui pendant dix ans a dirigé l'école de la colonie américaine à Berlin.

Aucun commentaire de l'œuvre de Gregor Ziemer n'est aussi significatif que celui de lord Halifax :

« Education for Death » montre combien est profond l'abîme qui nous sépare des nazis. On y trouve, exposé dans toute son horreur, le système de perversion auquel les nazis ont eu délibérément recours pour dégrader l'esprit et la morale de la nouvelle génération allemande. C'est lorsque nous contemplons le mal que Hitler a fait à la jeunesse que nous nous rendons compte jusqu'à quel point le nazisme est une chose repoussante et vile. »

Voici quelques extraits tirés du livre de Gregor Ziemer.

●

En qualité de fondateur et de président de l'« American Colony School », j'avais depuis longtemps désiré connaître en détail ce qui se passait dans les écoles allemandes. Après une série de démarches, j'obtins enfin du ministère nazi de l'Education l'autorisation de visiter toutes les institutions du national-socialisme.

J'entrepris aussitôt une longue tournée, visitant les cliniques « pré-natales », les hôpitaux où l'on stérilise hommes et femmes, les écoles pour les faibles d'esprit, et aussi les centres d'enseignement pour garçons et fillettes. J'eus des entretiens avec des parents, des professeurs, des étudiants et des officiers. Après chaque conversation, je pris soin de noter les points les plus intéressants. Ce sont ces notes qui m'ont permis par la suite de reconstituer exactement les scènes et les événements auxquels il me fut donné d'assister. Et je suis parvenu à une conclusion générale : Hitler a accompli son œuvre avec une habileté diabolique. *« Laissez venir à moi les petits enfants,* a-t-il dit, *car ils m'appartiennent jusqu'à la mort... »*

— A quel moment le parti nazi commence-t-il à s'intéresser aux jeunes Allemands ? demandai-je à un chef influent des jeunesses hitlériennes.

— Avant qu'ils ne soient venus au monde, me répondit l'officier.

Constatant mon étonnement, il m'expliqua que tous les efforts déployés en vue de débarrasser le sang allemand des impuretés juives seraient vains si des mesures scientifiquement drastiques n'étaient pas arrêtées en vue d'empêcher la venue au monde des êtres indésirables. Hitler voulait une super-race. Ceci reposait essentiellement sur une sélection d'individus en parfaite santé auxquels seule la procréation serait permise.

— Mais les « indésirables » ont quand même des enfants, objectai-je.

— C'est vrai, mais bientôt, dans toute l'Allemagne, il n'y aura plus un seul enfant débile ou faible d'esprit. Voulez-vous toucher du doigt ce que je veux dire ? Est-ce que vos nerfs sont assez forts ?

Je lui dis que mon système nerveux était parfaitement normal. Il me conduisit alors à l'intérieur d'une bâtisse de briques rouges qui s'élevait près du centre du vieux Berlin.

« Nous appelons cette institution un « Frauenklinik » (hôpital pour femmes).

Grâce à l'uniforme S.S. de mon guide, toutes les portes s'ouvrirent devant nous. Nous franchîmes un étroit escalier, débouchant sur une galerie qui donnait sur une chambre opératoire parfaitement éclairée.

Le spectacle qui s'offrit alors à moi me figea le sang dans les veines. Des petits lits roulants allaient et venaient avec une précision d'horloge. Avec des gestes précis, les chirurgiens pratiquaient des incisions, opéraient, pansaient.

— Que font-ils ? demandai-je.

— Ils stérilisent des femmes, me répondit brièvement l'officier.

Pendant plus d'une heure, je demeurai là, assistant à toute une série d'opérations. Je demandai à quelle catégorie appartenaient les patientes.

— Ce sont des femmes atteintes de maladies mentales, des femmes possédant une santé débile, ou qui ont prouvé par des grossesses précédentes qu'elles ne pouvaient pas mettre au monde des enfants sains. Nous voulons également enrayer le daltonisme. Nous devons avoir des soldats capables de distinguer les couleurs. Le daltonisme se transmet héréditairement seulement par les femmes.

Il ne put pas à même de me dire combien de femmes étaient ainsi stérilisées chaque année ; mais rien que dans cette clinique, les chirurgiens opéraient quatre jours par semaine.

— Et quelle autorité désigne les femmes qui doivent être stérilisées ?

— Nous avons des tribunaux, mon cher Direktor Ziemer, nous avons des tribunaux. Soyez sans crainte, tout se passe sous le signe de la légalité.

Dès l'âge de 4 ans

Je contemplai un autre aspect des méthodes nazies lors de ma visite au NSV, centre destiné aux femmes sur le point d'être mères, mariées ou non mariées. Le NSV est une organisation qui préside au « mouvement de la Maternité et de l'Enfance ». Dans de vastes pièces parfaitement aérées, des femmes s'apprêtent, sous la surveillance des déléguées du parti, à mettre au monde des soldats pour Hitler. Les enfants illégitimes s'appellent « Enfants de l'Etat ». La désapprobation familiale envers la fille-mère pourrait provoquer la naissance d'un enfant débile. Aussi, le parti donne, pendant un certain temps, ses soins à la future mère, afin de préparer la venue d'un super-enfant.

Je passai une journée entière dans une des institutions du NSV. Dans une grande salle, près de 50 jeunes femmes bavardaient ; un seul sujet de conversation : les bienfaits du Führer bien-aimé. Dans la salle à manger, avant de se mettre à table, elles levèrent toutes la main droite et, regardant un portrait du Führer accroché au mur, elles dirent en chœur : « Notre Führer, à toi nous dédions toute notre existence. A toi nous dédions nos vies et celles de nos enfants. »

Quelques jours plus tard, j'effectuai une tournée en compagnie d'une inspectrice de l'Enfance de l'Etat. Mlle Knoblauch devait rendre visite à quatre femmes qui avaient été les invitées du *home* « Maternité et Enfance » de Furstenberg. Nous pénétrâmes d'abord dans un petit appartement modestement meublé. Un marmot, âgé peut-être de quatre ans, les cheveux blonds ébouriffés, se tenait très droit à côté de sa mère, fixant sur nous ses yeux bleus :

— Qu'est-ce qu'on dit ? s'écria la mère.

L'enfant leva le bras droit, fit claquer ses petits talons et cria :

— Heil Hitler !

L'inspectrice répondit au salut. « Très bien », dit-elle ensuite. Elle demanda à l'enfant s'il savait qui était Hitler.

— Hitler est notre Führer bien-aimé, articula avec soin le bambin.

— Très bien. Tu dois grandir et devenir fort, pour pouvoir combattre pour le Führer.

— Je n'aime pas combattre, fut la réponse inattendue.

L'inspectrice jeta un regard choqué du côté de la mère. Avec patience, elle entreprit d'expliquer au petit que tous les enfants de Hitler doivent combattre pour lui. Tous doivent grandir pour devenir de bons soldats.

A notre seconde visite, nous trouvâmes un enfant seul qui jouait. Sa mère, nous dit-il, était au marché. Mlle Knoblauch m'expliqua qu'elle préférait interroger les enfants en dehors de la présence de leurs parents. Ainsi, elle était à même d'en apprendre plus long.

— Que veux-tu devenir quand tu seras grand ?

— Je veux être un Sturmtruppen (chef des sections d'assaut).

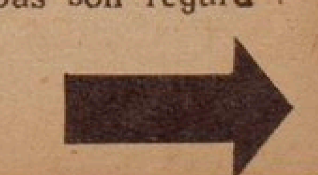
— N'est-ce pas merveilleux ? s'extasia l'inspectrice. Allons, tout va bien ici, nous pouvons aller ailleurs.

Nous fûmes accueillis par une femme qui pleurait.

— Ma fillette est morte la semaine dernière, répondit la malheureuse à une question de Mlle Knoblauch.

— Mais, « gnädige Frau », pourquoi êtes-vous donc si triste ? demanda l'inspectrice après s'être assurée que le décès de l'enfant avait été dûment communiqué au centre de l'œuvre.

La pauvre femme ne leva pas son regard :



Education pour la mort

(SUITE)

— J'aimais ma petite fille, dit-elle.

L'inspectrice se lança alors dans une véritable conférence. Elle conseilla à la femme d'oublier une simple fillette et de penser à avoir d'autres enfants, beaucoup d'enfants. Les femmes du IIIe Reich ne pouvaient pas se permettre de se laisser aller à une sotte sentimentalité. Elles avaient toutes une tâche à accomplir.

— Elle est bornée, me dit Mlle Knoblauch lorsque nous quittâmes la malheureuse.

L'initiation des jeunes

Par une journée d'avril, une demi-heure avant le lever du soleil, je me mis en route vers Marksburg, un château médiéval construit sur les bords du Rhin. C'était la veille de l'anniversaire du Führer, et ce jour-là est dédié, dans toute l'Allemagne, aux promotions de la jeunesse. L'on m'avait dit qu'un certain nombre de « Pimpf » (membres des jeunesses hitlériennes âgés entre six et dix ans) allaient recevoir à Marksburg leur premier grade.

La nuit précédente, j'avais assisté à l'arrivée au village avoisinant de 200 enfants exténués et affamés par une longue marche. Ils chantaient des hymnes guerriers, mais leurs voix étaient affaiblies. Accoudé à une fenêtre du château, je contemplais les mêmes enfants de dix ans alignés dans la cour, grelottants.

Un commandement sec : les gosses se mirent au garde-à-vous. Le chef présenta alors un haut dignitaire des jeunesses hitlériennes, qui était venu pour présider à la cérémonie. Le gradé fit un discours dont j'ai noté quelques passages :

— Jeunes gens, vous devez être durs, durs comme l'acier. C'est le Führer qui le demande. Mais avant tout et par-dessus tout, vous devez être prêts à donner vos vies pour le Führer. Il a demandé cela aussi. Tous les enfants d'Allemagne aspirent à devenir les soldats de Hitler. Nous ferons de l'Allemagne une force avec laquelle tout le monde devra compter.

La fin du discours fut marquée par des cris frénétiques que poussaient les enfants : « Sieg Heil ! Sieg Heil ! Sieg Heil ! »

Une garde d'honneur défila à la suite d'un drapeau. « Die Blutsfahne », murmura mon guide.

— Quoi ? Le drapeau sanglant ?

— Oui. Un membre des gardes d'assaut fut un jour abattu par un communiste. Il tomba avec, en mains, ce drapeau qui fut maculé de son sang. C'est un drapeau sacré.

Entre temps, bras levés, les enfants prêtaient serment :

« Devant ce drapeau sanglant qui représente notre Führer, je jure de dédier toutes mes énergies, toute ma force au sauveur de notre pays, Adolf Hitler. Je désire et je suis prêt à donner ma vie pour lui. Un peuple, une nation, un Führer. »

— Vous n'êtes plus des « Pimpf » désormais, dit le délégué. Vous êtes des « Jungvolk ».

Dans les écoles, les professeurs enseignent une seule maxime morale : Le puissant extermine le faible. C'est une loi absolument naturelle. Les maîtres d'histoire naturelle démontrent comment l'araignée dévore la mouche. Le moineau mange l'araignée, le faucon avale le moineau ; le renard tue le faucon, et le chien a raison du renard ; le loup dévore le chien ; le chasseur tue le loup. Les victimes n'ont pas trouvé grâce devant l'adversaire plus grand et plus fort. Les enfants allemands aiment beaucoup cette histoire. Et l'instituteur commente :

— Cette lutte est nécessaire. La vie ne pourrait pas se dérouler autrement. C'est pour cela que le Führer veut que ses enfants soient grands et forts, afin qu'ils puissent toujours être les agresseurs et les vainqueurs et jamais les victimes.

Les faibles sont supprimés

Les enfants faibles d'esprit reçoivent également leur part d'attention du parti nazi. Je découvris cela lorsque j'allai rendre une dernière visite à mon ami George Abels, du Bureau de la Santé Publique. Il me dit : « Mettez l'Amérique en garde. Nous ne sommes plus les Allemands affaiblis de 1918. Nous nous sommes débarrassés de nos faibles. »

— Vous tuez les « indésirables », n'est-ce pas ?

Il parut peiné, et déclara que les Américains étaient des imbéciles sentimentaux. « Tuer » n'était qu'un mot. Le parti ne s'intéressait pas aux individus, mais à la race. Il m'assura que la mort des malheureux qui ne pouvaient apporter aucune contribution à la race était une belle mort, sans souffrances, presque agréable. Il avait vu des enfants faibles d'esprit qui, après avoir été proprement endoctrinés, *demandaient* de mourir pour Hitler. Ils savaient que jamais ils n'auraient pu faire le sacrifice de leur vie sur le champ de bataille. Alors, ils demandaient de mourir pour lui dans la « Hitler Kammer ».



Devant leur Führer «bien-aimé», des groupements de jeunes nazis défilent, tristes victimes de l'ambition d'un chef sans scrupules.

La chambre de Hitler, m'expliqua le fonctionnaire, était la pièce d'hôpital dans laquelle étaient mis à mort les êtres débiles. Le parti leur donne une chance, en les conservant en vie jusqu'à l'âge de dix ans. Ceux qui s'avèrent alors capables d'exécuter des travaux simples sont stérilisés et envoyés dans un centre de travail. Quant aux autres, il me suggéra de m'accompagner pour me montrer le sort qui les attendait.

Le lendemain, nous nous rendîmes à la campagne, où s'élevait une grande bâtisse entourée d'un jardin clos par un mur. Abels expliqua au S.A. de garde que j'étais un ami, et on nous permit d'entrer. A l'intérieur d'un pavillon, une centaine d'enfants, âgés entre sept et dix ans, étaient assis autour de longues tables et mangeaient goulûment.

Un surveillant nous aperçut, émit un commandement bref, comme s'il s'adressait à des prisonniers. Presque tous les enfants se dressèrent debout. Seuls quelques-uns demeurèrent assis, indifférents. « Heil Hitler ! » crièrent les petits malheureux en chœur.

Abels me conduisit vers une petite construction, élevée dans le jardin. Des murs blancs très propres. Dans la pièce unique, on voyait un lit d'hôpital, une armoire-pharmacie, quelques tableaux accrochés aux murs.

— Voici, me dit Abels, la « Hitler Kammer ».

— Comment s'y prend-on ?

— Ce n'est pas notre affaire.

— Combien ?

— Le nombre est variable. Plusieurs par mois.

— Et les parents ? demandai-je

— On leur fait signer un papier par lequel ils remettent leurs enfants à l'Etat.

— Et s'ils refusent de signer ?

— Ils ne refusent jamais...

Un jour, un médecin de mes amis me proposa de l'accompagner.

— Je pense que vous seriez curieux de voir ce que Hitler et son idéologie ont pu faire à un enfant, me dit-il en sonnant à une porte.

Une femme d'une quarantaine d'années, l'air hagard, vint nous ouvrir et nous précéda dans une chambre à coucher. « Voici mon malade, dit mon ami. Neuf ans, pneumonie. »

Sur un petit lit gisait un enfant au visage émacié. Lorsque le docteur saisit son poignet pour ausculter le pouls, il retira violemment le bras, l'étendit tout droit et cria dans son délire : « Heil Hitler ! »

Je regardai la mère. « Si seulement ils ne l'avaient pas fait marcher, dit-elle. Ils savaient qu'il n'était pas bien. Mais ils ont insisté pour qu'il aille à pied jusqu'à Leuchtenberg, où il devait être promu « Jungvolk ». Son père est membre des sections d'assaut. Il a dit que l'enfant devait aller. Il ne veut pas que l'on dise que son fils est débile.

L'enfant parla de nouveau :

— Laissez-moi mourir pour Hitler ! Je dois mourir pour Hitler !

Il continua ainsi à crier, luttant contre la vie, luttant contre le docteur, luttant pour mourir.

Le médecin lui fit une injection. Les cris devinrent plus faibles.

Lorsque nous fûmes de nouveau dans la voiture, mon ami dit :

— Maintenant vous comprenez ce que je voulais dire ? Il veut mourir. Quelle est donc cette étrange idéologie qui arrive à pervertir jusqu'à l'instinct ?

Le rôle de la jeune fille

Les jeunes filles sont, comme les garçons, soumises à un contrôle direct de la part du parti nazi. Jusqu'à l'âge de quatorze ans, elles font partie des organisations des « Jungmadel ». Entre quatorze et vingt et un ans, elles vénèrent trois lettres : B.D.M., qui représentent le « Bund Deutscher Madchen » (Ligue des Jeunes Filles Allemandes). La promotion d'une organisation à l'autre a lieu également à la veille de l'anniversaire de Hitler. Les jeunes filles reçoivent des uniformes. Chaque année, environ 550.000 jeunes filles sont initiées. Les écoles des B.D.M. ne font que continuer les cours des institutions des « Jungmadel ». Dans l'une de ces écoles, j'ai assisté à un cours d'eugénisme. Le sujet traité était la « morale ». Ce problème n'existe pas dans l'Allemagne de Hitler, disait l'institutrice : « Nous autres femmes, pouvons toutes désormais connaître l'expérience émotionnelle et spirituelle d'avoir un enfant dont le père est un jeune homme en parfaite santé, et ce sans aucun besoin de nous lier par l'institution démodée du mariage. »

Un soir, je me trouvai à une réunion qui avait lieu au quartier général du B.D.M. de Berlin. Une pâle jeune fille de dix-sept ans, Grete, qui venait de mettre au monde un enfant, était l'invitée d'honneur. On lui avait demandé de communiquer ses impressions aux autres femmes du B.D.M. « En avant, faites des enfants, dit la jeune mère. Le Führer le veut. Je le ferai de nouveau. Je ferai tout ce que demande le Führer. »

Une autre nuit, j'assistai à une étrange cérémonie, digne du moyen âge. Dans un amphithéâtre, au milieu de ruines de l'époque romaine, des jeunes femmes en uniforme dansaient en rond, en chantant. Feignant de ne pas connaître l'allemand, je demandai à l'une d'elles ce qui se passait. « Nous prions l'esprit de Horst Vessel, pour qu'il nous rende fécondes. La stérilité est la plus grande calamité que nous craignons ! »

Des cérémonies hallucinantes

La nuit du 20 juin — fête du Soleil — est marquée par des réunions spéciales des « Jungvolk ». J'assistai à l'une de ces étranges cérémonies, qui se tenait au sommet d'une montagne, le Brocken.

Un immense feu de joie avait été allumé vers dix heures, et les enfants, assis en cercle autour du foyer, écoutaient les élocutions de leurs chefs qui les invitaient à dédier leurs vies à un homme qui était le sauveur de tous, Adolf Hitler. De temps en temps, sur un ordre, ils se levaient et dansaient autour du feu, en chantant des couplets qui ressemblaient à des hymnes guerriers du moyen âge.

A minuit, le feu était presque éteint. Le chef leva sa silhouette qui se découpait contre le ciel : « Les gars, cria-t-il, c'est l'heure sainte du Sonnerwende ! A cette heure où la terre est le plus près du soleil, nous avons une seule pensée : nous devons nous tenir près de notre soleil. Notre soleil est Adolf Hitler. Debout, les gars ! »

Ils se levèrent, dressant le bras droit. Pendant que les tambours battaient la charge, ces enfants de dix ans répétèrent en chœur : « Je consacre ma vie à Hitler ; je suis prêt à sacrifier ma vie pour Hitler ; je suis prêt à mourir pour Hitler, le sauveur, le Führer. »

Quelques minutes de silence ; ensuite, une fanfare joua une marche guerrière. Les galopins allèrent alors se coucher. Mais, en eux-mêmes, ils devaient se sentir profondément impressionnés par le drame puissant dont ils venaient d'être les acteurs.

A partir de 14 ans, et jusqu'à 18, les jeunes Allemands appartiennent aux Jeunesses Hitlériennes (H.J.), armée secondaire de Hitler. Les H.J. possèdent leurs propres écoles, leurs camps ; ils sont vêtus d'uniformes qui ressemblent à ceux des S.A. L'organisation comprend des aviateurs qui ont à leur disposition suffisamment d'avions et de planeurs pour former chaque année 135.000 jeunes pilotes. En outre, les Jeunesses possèdent une division motorisée dans laquelle 295.000 jeunes gens s'enrôlent chaque année. Le parti fournit également des armes.

Je me souviens d'un soir, à Demmin, dans une auberge de la jeunesse. Les jeunes gens graissaient leurs bottes en chantant des hymnes. Ils parlaient de la beauté du sacrifice de leur vie à Hitler et rêvaient de leurs futures conquêtes. J'amenai la conversation sur le sujet de leurs études. Les cours les plus importants étaient ceux d'idéologie nazie et ceux d'éducation physique. Ils étudiaient également la zoologie, la botanique, la chimie, particulièrement les matières explosives, et finalement l'anglais. Certains pensaient qu'ils auraient bientôt l'occasion de parler cette langue.

Sur les terrains autour de Magdebourg, j'assistai à des manœuvres des jeunes H.J. Les chefs étaient des gardes d'assaut. Les jeunes gens avaient des fusils et des grenades à main. Ils étaient aussi excités que des soldats en première ligne.

Je me souviens particulièrement d'un prisonnier qui fut amené au quartier général. On lui avait lié les mains derrière le dos, si étroitement que ses poignets étaient enflés. Il fut maltraité et insulté.

Je hasardai une remarque disant que le jeune homme souffrait d'être traité ainsi. On me demanda alors si je me croyais au « Kaffeklatsch » pour vieilles dames. Les jeunes gens devaient s'habituer à la vue des êtres humains qui souffrent. Un jour, ils auraient entre les mains de véritables prisonniers, des Anglais ou des Russes. « Je n'exige pas, dit l'un des chefs, que les nôtres soient mieux traités s'ils sont faits prisonniers. Ils ne doivent pas se laisser prendre. »

•

Voici comment Hitler et son parti essayent de forger une jeunesse qui consent à se laisser massacrer pour défendre leur « idéal ». Alors que dans le monde entier la nature commande aux jeunes de chanter l'hymne de la vie libre et joyeuse, les enfants de Hitler hululent lugubrement : « Je veux mourir pour Hitler. »



Plus de 30.000 jeunes gens et jeunes filles de l'Allemagne nazie assistent à un grand meeting au stade de Trèves (Rhin). Dès sa plus tendre enfance, la jeunesse allemande est initiée aux préceptes d'une dictature sans merci.

La cérémonie de mariage de la princesse Tschaï, fille de l'empereur, et du colonel Abiye Abebe.

L'ABYSSINIE RENAIT

Le grand empire d'Ethiopie, un moment plongé dans le marasme par suite de l'occupation de l'Italie, a repris naissance après que les Ethiopiens et leurs alliés eurent chassé de son sol ses envahisseurs fascistes. Replacé sur son trône, le Négus est à nouveau l'objet de la vénération de ses sujets, trop heureux d'être délivrés du joug ennemi, et Addis-Abéba, la capitale, connaît une ère prospère et florissante.

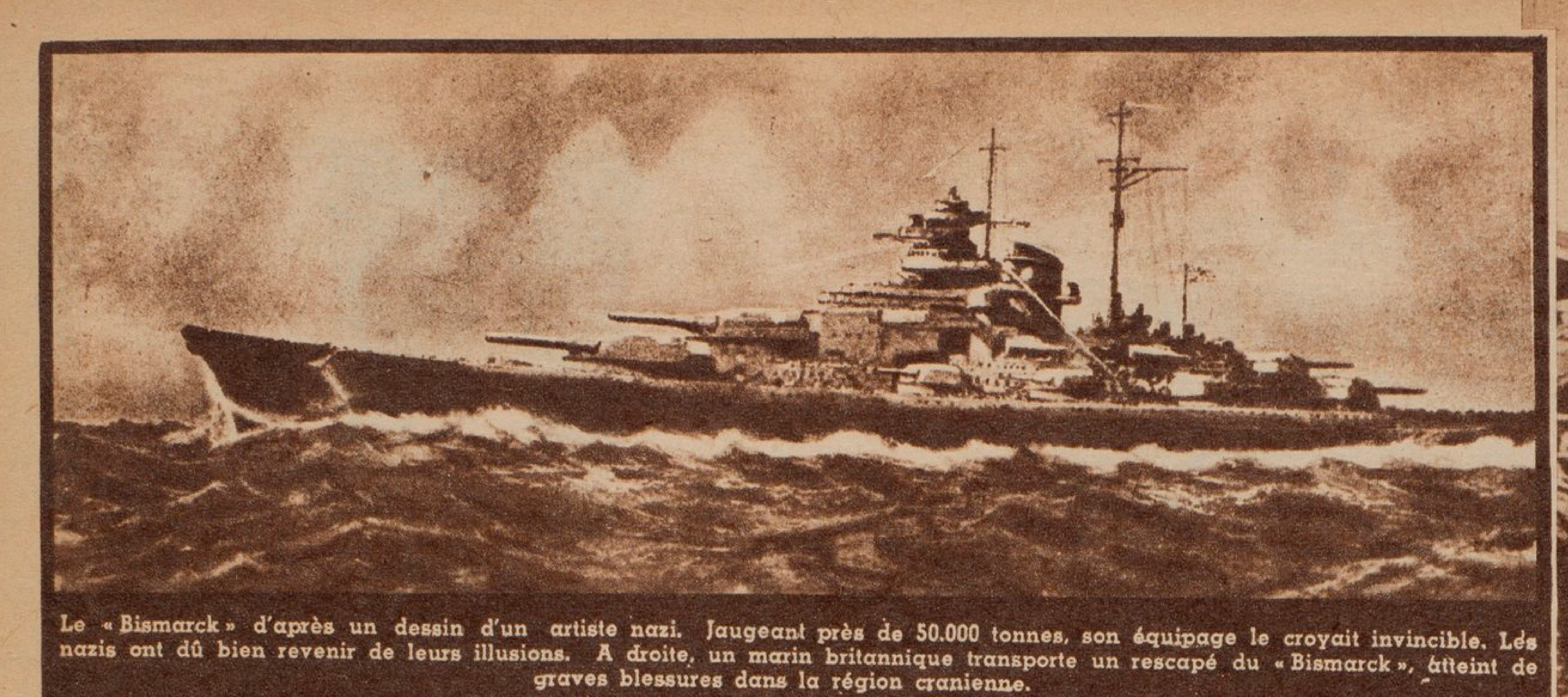


Un thé somptueux réunit au palais impérial les invités qui prirent part à la cérémonie de mariage de la princesse Tschaï. A gauche, l'empereur et l'impératrice. A droite, au milieu d'un groupe, la jeune princesse.





Le monument de l'empereur Ménélik avait été enfoui sous terre par les Italiens au moment où, en 1936, ils occupèrent l'Abyssinie. Retrouvé dans les sous-sols du grand Ghebi (palais), il fut replacé à l'endroit où il se trouvait avant l'occupation. A gauche, une grande cérémonie eut lieu le jour où le monument fut à nouveau posé sur son piédestal. L'empereur, le clergé et la foule saluent l'hymne national exécuté au moment de la cérémonie.



Le « Bismarck » d'après un dessin d'un artiste nazi. Jaugeant près de 50.000 tonnes, son équipage le croyait invincible. Les nazis ont dû bien revenir de leurs illusions. A droite, un marin britannique transporte un rescapé du « Bismarck », atteint de graves blessures dans la région cranienne.

Les derniers jours du BISMARCK

La fin du « Bismarck », orgueil de la marine de guerre allemande, a pu être racontée par les équipages des navires de guerre britanniques qui lui faisaient la chasse. Aujourd'hui — près d'un an après — il est possible de raconter en détail ce qui s'est passé à bord du « Bismarck », au cours des derniers jours de son voyage tragique.

LA FIN DU « HOOD »

Dans la nuit du 22 mai 1941, le « Bismarck », suivi du « Prince Eugen », quittait la côte norvégienne et mettait le cap sur le grand passage qui sépare le Groenland de l'Islande. A l'aube du 24, l'ennemi était en vue : une des plus grandes unités de la flotte britannique, le vieux cuirassé de bataille au nom célèbre, le « Hood ». Ensuite, la silhouette d'un autre navire anglais se découpa sur l'horizon : c'était le « Prince of Wales ».

Le « Hood » ouvrit le feu le premier, et le « Bismarck » répliqua de toutes ses pièces. Ensuite, les Allemands dirigèrent leur tir contre le « Prince of Wales » qui fut touché et, ayant perdu de la vitesse, dut abandonner le théâtre de la bataille. Désormais, c'était un duel à mort entre le « Bismarck » et le « Hood ».

A la troisième salve du navire nazi, un nuage de fumée noire s'éleva de l'entrepont du « Hood ». L'immense navire donna de la bande sur le bâbord, ensuite s'ouvrit en deux comme un œuf. Toute la partie de poupe disparut sous les flots en quelques instants. L'autre épave flotta pendant plusieurs minutes avant d'être engloutie à son tour.

L'heureuse nouvelle de la victoire se répandit comme une traînée de poudre à travers tous les compartiments du « Bismarck », jusqu'à la chambre des machines et aux soutes. Ce fut une immense clameur de joie qui s'éleva. Le grand pont, qui avait été dégagé de toute présence pendant l'action, grouillait maintenant d'officiers et de marins qui chantaient et s'embrassaient avec effusion.

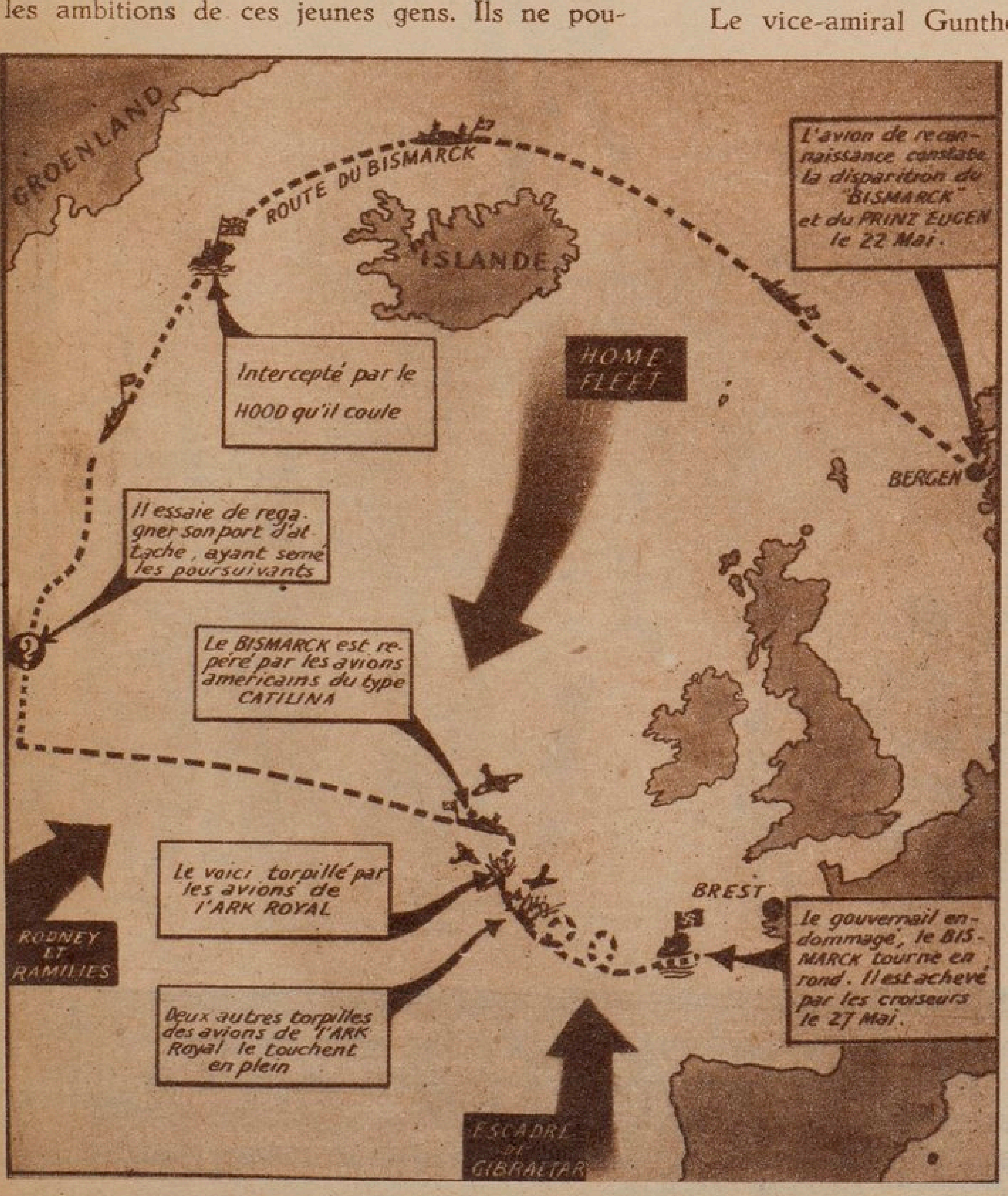
LE NAVIRE INVINCIBLE

Les hommes de l'équipage étaient presque tous très jeunes, quelques-uns n'ayant pas encore atteint la vingtaine. Le navire avait également embarqué 500 cadets encore adolescents. L'éclatante victoire venait de couronner les ambitions de ces jeunes gens. Ils ne pouvaient pas se souvenir, à leur âge, de l'Allemagne d'avant la venue de Hitler. Membres des jeunesses hitlériennes, ils avaient, pendant des années, avalé avec avidité la propagande de leurs éducateurs : « Aujourd'hui nous gouvernons l'Allemagne, demain nous gouvernerons le monde entier ». Ils n'admettaient qu'une chose : l'Allemagne est invincible !

Et ce puissant navire était également invincible. En fait, le « Bismarck » était l'unité navale la plus puissante du monde. Personne, en dehors de haut commandement allemand, ne connaissait son tonnage exact. Il est certain, cependant, qu'il dépassait de beaucoup les 35.000 tonnes, limite extrême accordée par les clauses des traités. Des milieux bien informés ont déclaré que le « Bismarck » jaugeait 50.000 tonnes, et qu'aux essais il avait atteint la vitesse de 33 nœuds, performance qu'aucune unité de cette catégorie n'avait jamais accomplie.

Le pont du « Bismarck » ressemblait à celui de tous les bateaux de guerre. Mais, dans ses flancs puissants, il abritait des innovations uniques. En dessous de la ligne de flottaison, sa coque était protégée par un quintuple blindage, chaque paroi étant séparée de l'autre par des compartiments absolument étanches. Les officiels avaient déclaré à l'équipage que non seulement le « Bismarck » était capable de battre n'importe quelle unité de la flotte anglaise, mais qu'il pouvait tenir tête à une escadre entière. Pas un homme ne douta de la véracité de ces affirmations.

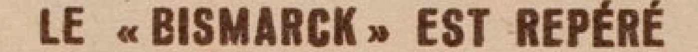
Le vice-amiral Gunther Luetjens était frêle de constitution, mais il compensait son insuffisance physique par des manières brusques et des écarts de langage inconcevables. C'était un être émotif qui savait exciter ses hommes jusqu'au paroxysme. Mais il souffrait d'effondrements pénibles, qu'il cachait avec grand soin à ses subalternes.



Carte montrant la chasse trépidante livrée contre les navires allemands par la flotte et l'aviation alliées.

A bord du « Bismarck », le moral était excellent, malgré le confort très relatif dans lequel vivait l'équipage. A part les cadets, le navire avait embarqué plusieurs centaines d'extras, qui portaient le total des hommes à bord à 2.400. Déjà, l'espace dont disposait l'équipage normal était exigu. Les constructeurs avaient tout sacrifié à la cuirasse et aux cloisons étanches.

L'excitation frémissante de la victoire ne peut pas durer indéfiniment. Un jour, deux jours après, l'inévitable réaction commence à faire sentir ses effets. Le « Prince Eugen » vira de bord et fila vers sa base. Le temps s'était gâté, et un brouillard assez dense s'était abattu sur une mer houleuse.



LE « BISMARCK » EST REPÉRÉ

Ils se rendirent également compte qu'ils allaient être pris en chasse. Le matin du 26 mai, au large de la côte du Groenland, ils entendirent le bourdonnement d'un moteur d'avion. Un appareil britannique fut bientôt visible, juste au-dessus du navire. Toutes les pièces antiaériennes firent feu en même temps, créant un barrage terrifiant. L'appareil disparut dans les nuages. Un peu plus tard, un autre avion était en vue.

A ce moment, une étrange rumeur se répandit à travers le navire. L'amiral avait eu une violente altercation avec le capitaine. Lindemann lui avait annoncé que les Anglais concentreraient sans doute toutes leurs unités disponibles pour régler le sort du « Bismarck ». Il avait insisté pour que Luetjens donnât l'ordre de rentrer. L'amiral avait refusé avec colère.

L'ATTAQUE AÉRIENNE

Le lendemain, ce ne sont pas exactement des renforts qui arrivèrent près du « Bismarck ». Bourdonnant comme un essaim d'abeilles, une escadrille d'appareils de la R.A.F. — des hydravions Swordfish — foncèrent sur leur proie. L'un après l'autre, ils lâchèrent leur torpille et reprirent de la hauteur. Un engin frappa le milieu de la coque du « Bismarck ». Une immense colonne d'eau s'éleva, dépassant le grand mât. Un compartiment fut envahi par la mer.

Le dégât n'était pas très grave, mais il impressionna considérablement l'amiral Luetjens. Il est probable qu'il avait été avisé par radio qu'une force britannique importante l'avait pris en chasse. Avec son tempérament, il se sentait envahir par le découragement.

Il réunit encore une fois l'équipage. Des sous-marins, des avions étaient en route pour venir combattre les Anglais. Mais, dans tous les cas, le « Bismarck » était décidé, s'il était coulé, à emporter plus d'un ennemi par le fond.

Ce discours produisit un effet dévastateur. On avait dit à ces hommes qu'ils étaient invincibles, que leur navire ne pouvait pas être coulé, et voici que soudain on leur parlait de la mort.

Depuis la rencontre avec le « Hood », le « Bismarck » avait navigué vers le sud-ouest, puis vers le sud. Il se dirigeait vers la côte française où il espérait s'abriter. Mais, à la tombée de la nuit, une autre escadrille de Swordfish attaque. Trois torpilles frappèrent au but. Les deux premières causèrent des dommages légers, mais la troisième détruisit le gouvernail. A bord du « Bismarck », tous les hommes s'agitaient. Le navire tournait en rond. Les machines furent arrêtées et un scaphandrier plongea à l'arrière pour constater les dommages du gouvernail. Des réparations désespérées furent tentées. Mais le navire ne pouvait plus avancer qu'en décrivant des cercles.

La vie organisée du bateau était bouleversée. Des hommes criaient. D'autres parcouraient les ponts dans tous les sens. Un message du Führer vint mal à propos augmenter la confusion : « Toutes nos pensées sont avec nos camarades victorieux. »

LA FLOTTE...

Une heure après minuit, une flottille de destroyers britanniques jaillit des ténèbres. Les légères et rapides unités entourèrent le bateau comme la meute qui s'apprête à fondre sur le cerf mourant. Des torpilles ouvrirent des voies d'eau dans la cuirasse du « Bismarck ». Des hommes moururent.

L'amiral lança un dernier message : « Nous combattrons jusqu'au dernier obus. Vive le Führer, chef suprême de la flotte ! »

Ensuite, il s'effondra. Il s'enferma dans sa cabine et cria au capitaine : « Faites ce que vous voulez. Moi, je m'en lave les mains. »

L'aube diffusa sa clarté incertaine sur une mer démontée. Deux grosses unités britanniques à l'horizon : le « Rodney » et le « George V ». A 11 milles, elles ouvrirent le feu de leurs pièces de 16 pouces. Chaque fois qu'il était touché, le « Bismarck » craquait de toutes parts. Mais pendant un certain temps, ses bouches à feu donnèrent la réplique.

Le désordre commença lorsqu'un obus détruisit le poste de contrôle. Ce coup acheva la coordination du commandement à bord du navire nazi. Dans les tourelles, les canonniers tiraient toujours, mais le tir était mal dirigé.

Les cuirassés britanniques s'approchèrent à deux milles. A partir de cet instant, tous leurs projectiles frappèrent au but avec une précision mathématique. Démantelé, ses tourelles éventrées une à une, le « Bismarck » se transformait graduellement en une épave en flammes. Jamais, dans l'histoire de la guerre navale, on n'avait vu un navire recevoir une telle quantité de coups directs et flotter encore.

LA FIN DU « BISMARCK »

Le moral s'effondra d'un coup. Dans une tourelle, les hommes se mutinèrent. Après un moment d'hésitation, les officiers cessèrent le combat. Le navire penchait sur le bâbord, faisant de l'eau de toutes parts. L'eau pénétrait sournoisement dans les compartiments étanches. Quelques-uns furent fermés à la hâte et les hommes qui s'y trouvaient furent noyés. Le pont était transformé en enfer. A travers les flammes, des cadavres, des blessés qui brûlaient vifs jonchaient tout le bastingage. Les hommes essayèrent de se réfugier dans l'entrepont. Mais les escaliers étaient encombrés par les mécaniciens et les chauffeurs qui essayaient d'atteindre le pont. Ce fut un embouteillage terrible.

Le « Bismarck » était à l'agonie. Des grappes humaines étaient accrochées à la coque presque horizontale. D'autres marins avaient sauté à l'eau. Lentement, le cuirassé disparut sous les flots.

Les unités britanniques procédèrent alors au sauvetage. Plus de cent Allemands saisirent les câbles qui leur furent jetés. Ensuite, des sous-marins ennemis furent signalés à proximité. Les Anglais ne pouvaient demeurer sur place sans risquer gros. Ils durent abandonner les opérations de sauvetage.

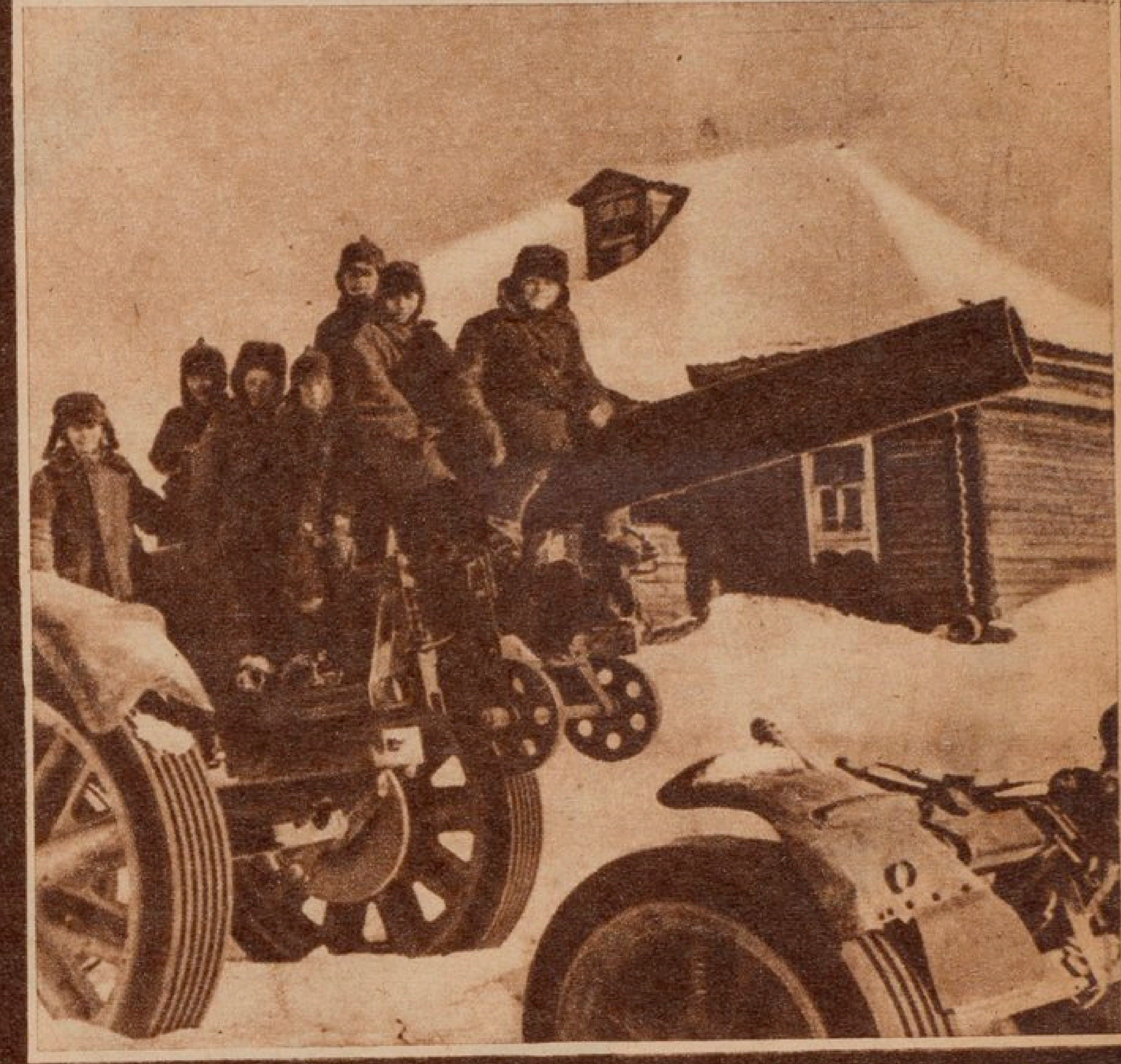
Les rescapés étaient hagards, comme s'ils avaient enduré des mois de tortures. Des semaines plus tard, après qu'ils eussent été soignés et nourris, ils étaient encore sous le coup du choc nerveux. Ils parlaient à peine, même entre eux. Il était clair que ce n'étaient pas seulement les souffrances physiques qui les avaient abattus. Ils avaient assisté à la destruction de la foi sur laquelle reposait toute leur vie : la croyance en leur propre invincibilité.

A LA VEILLE DE L'OFFENSIVE
En Russie

DES SOLDATS ALLEMANDS EN RETRAITE ATTENDENT DANS UNE TRANCHEE CREUSEE HATIVEMENT DANS LA NEIGE D'ETRE FAITS PRISONNIERS.



PERSONNEL MEDICAL FEMININ SUR UNE LIGNE DU FRONT.



DES ENFANTS RUSSES INSTALLES SUR UN CANON PRIS A L'ENNEMI AU MOMENT DE LA RETRAITE DES TROUPES NAZIES.



LES MEMBRES D'UN TANK DE L'ARMEE ROUGE ESCORTENT DEUX PRISONNIERS DE GUERRE ALLEMANDS.



PROFITANT D'UNE ACCALMIE SUR LE FRONT, DES SOLDATS SOVIETIQUES SE LIVRENT GAIMENT A UNE DANSE NATIONALE AVEC ACCOMPAGNEMENT D'ACCORDEON.

féminités

AVEZ-VOUS DE LA SUITE DANS LES IDÉES ?



Grâce fine et délicate d'Olivia de Havilland, une des stars les plus « sophisticated » de Hollywood.

«Il n'est pas nécessaire de réussir pour persévérer», dit un proverbe célèbre. Celles qui appliquent ce précepte possèdent une qualité magnifique que l'on nomme «la suite dans les idées».

Si l'obstination est un défaut, connaissez-vous rien de plus désagréable que ces tempéraments instables, ces caractères insaisissables ? Ils entreprennent mille choses, mais n'en achèvent aucune, ils disent blanc un jour et noir le lendemain. Une conversation avec eux est un perpétuel chassé-croisé de répliques incohérentes.

Et, tout cela, parce qu'ils n'ont pas de suite dans les idées, parce qu'ils ne sont pas capables d'exercer sur eux-mêmes cette indispensable discipline qui seule permet de réaliser les grands desseins.

Voulez-vous savoir si vous êtes exempte de toute critique à cet égard ? Répondez sincèrement au questionnaire suivant. Marquez 4 pour un «oui» sans réserve, 3 pour «probablement», 2 pour «peut-être», 1 pour «à la rigueur» et 0 pour un «non» catégorique.

1) Avez-vous choisi, avant de finir vos études, la profession qui est devenue la vôtre ?

2) Si vous avez entrepris, en dehors de votre travail, un ouvrage de broderie, ou toute autre besogne sans utilité immédiate, êtes-vous capable de ne jamais l'abandonner pendant de longues périodes ?

3) Lorsque vous vous trouvez dans un nouvel appartement, en poursuivez-vous méthodiquement l'installation ?

4) Si vous lisez un livre, utile à votre développement intellectuel, mais parfois un peu aride, en continuez-vous néanmoins la lecture ?

5) Vos opinions, en ce qui concerne les grands problèmes moraux, politiques, économiques, sociaux, sont-elles les mêmes depuis longtemps ?

6) Si elles ont varié, est-ce seulement parce que vous avez appris des faits nouveaux et non parce que vous avez changé d'avis, sans trop savoir pourquoi ?

7) Vos amies sont-elles en général de «vieilles amies» avec lesquelles vous êtes en relations fréquentes depuis longtemps ?

8) Appréciez-vous davantage une conversation en profondeur, sur un sujet donné, qu'un bavardage à «bâtons rompus» ?

9) En dehors des cas stricts de force majeure, perte d'un emploi, mauvaise santé, avez-vous toujours exercé la même profession ?

10) Si vous faites des économies pour vous offrir un bijou, des toilettes, ou tout simplement pour avoir de l'argent de côté, pouvez-vous affirmer que vous n'avez jamais «mordu» dans ces économies, en dehors des cas d'absolue nécessité (maladie, accidents, etc... ?)

* * *

Faites l'addition des chiffres obtenus. Si le total se trouve entre 40 et 30, la constance de vos goûts et de vos actions est certaine.

Entre 30 et 20, tout en manifestant une certaine suite dans les idées, vous faites vôtre la maxime: «L'homme absurde est celui qui ne change jamais».

Entre 20 et 10, vous êtes d'un esprit assez vagabond, méfiez-vous.

Inférieur à 10, il n'est que temps de vous amender, sinon je puis vous garantir que vous n'arriverez jamais à rien. N'oubliez pas que «Pierre qui roule n'amasse pas mousse».

Pour plaire à votre mari

Il ne suffit pas d'être belle, madame, pour plaire à votre mari. Il est certains soins qu'une femme doit prendre pour entretenir sa beauté et corriger certains défauts qui, si minuscules qu'ils soient, n'échappent pas à votre entourage. Voici donc quelques conseils dont nos lectrices ne manqueront pas de faire profit :

SOIGNEZ VOTRE CHEVELURE

Si vous êtes bénie des dieux et que vous avez des cheveux bouclés, tout ce dont vous avez besoin c'est un brossage énergique. Sinon, vous devrez absolument employer des bigoudis :

Mouillez vos cheveux et roulez-les attentivement. Puis retenez-les en place par un solide filet ayant un élastique que vous rapporterez en arrière, sous vos cheveux.

Prenez une bande de georgette, de crêpe de Chine ou de tobralco, de teinte très vive, et nouez un turban avec lequel vous irez au lit. Ne croyez pas que ledit turban ait un rôle quelconque pour l'entretien de vos cheveux, il n'est là que pour vous permettre de paraître plus jolie.

Le matin, aussitôt levée, renouez le turban convenablement avant d'aller déjeuner.

Arrangez-vous pour que toutes ces opérations de mise en plis ou de réparation soient faites en cachette, dans votre salle de bain. Rien n'est aussi vilain que de voir une femme rouler des bigoudis avec un visage de martyre.

SOIGNEZ VOTRE CORPS

On vous a dit que les soins quotidiens entretiennent la peau en parfaite santé. Mais le soir, une fois démaquillée, il ne faut pas enduire votre visage de crème et aller au lit dans cet état.

J'ai lu dernièrement dans un journal américain que le mari d'une grande vedette de théâtre avait obtenu le divorce parce que sa femme avait l'habitude d'aller le soir au lit après s'être enduit le visage de terre à foulon. « J'avais sans cesse l'impression d'avoir une négresse à mes côtés », a déclaré le pauvre homme au juge. Celui-ci a immédiatement accordé la séparation après un long discours, adressé à l'assistance, dans lequel il mettait les femmes en garde contre cette manie d'aller dormir avec un visage luisant de graisse, de crème ou de je ne sais plus quel produit.

Donc, après un bon démaquillage, appliquez légèrement une crème nourrissante. Gardez-la pendant tout le temps que vous roulez vos bigoudis ou que vous vaquez à vos soins de toilette quotidienne. Enlevez ensuite avec une serviette à démaquiller et allez dormir. Votre peau sera fraîche et détendue et vous serez charmante à voir.

Vous ai-je dit d'ailleurs que la crème nutritive ne doit pas être appliquée toute la nuit sur la peau ? Elle empêche celle-ci de respirer et, au lieu de l'embellir, lui fait rapidement perdre tout l'éclat de sa jeunesse.

•

Transpirez-vous en été ? Si oui, vous devez absolument prendre une douche avant d'aller au lit. Appliquez ensuite un bon désodorisant sous les aisselles ou, à défaut, une pincée de bicarbonate de soude en poudre fera l'affaire. Ces produits n'arrêtent pas la transpiration, mais lui enlèvent cette odeur acide si désagréable pour autrui.

•

Je voudrais vous poser une question : Comment est votre visage sans maquillage ? Etes-vous très pâle ou, au contraire, avez-vous tout le sang qui afflue à votre figure ?

Si vous êtes pâle, arrangez-vous pour avoir un abat-jour rose-orangé dans votre chambre à coucher : cette couleur donnera l'impression que vous avez des couleurs aux joues.

Mais, si vous êtes sanguine, un abat-jour jaune ou blanc vous est recommandé. Il vous donnera une pâleur qui ne sera pas sans charme.

ÊTES-VOUS POILUE ?

C'est un défaut propre à beaucoup de femmes. Si vous en êtes affligée, ne vous épilez jamais en présence de votre mari. Cela vous enlèverait toute poésie. Choisissez une heure où il est absent pour arranger vos sourcils et épiler vos bras ou vos jambes.

VOTRE LINGERIE

Soignez-la autant que votre personne. Si votre bretelle est déchirée, cousez-la d'urgence. Mais, sous aucun prétexte, ne la retenez avec une épingle anglaise. Si un bout de dentelle pend, deux coups d'aiguille répareront le mal. Repassez chaque jour votre chemise de nuit ou votre pyjama. Ne donnez pas à votre compagnon le spectacle d'une jolie femme allant au lit avec des vêtements défraîchis et fripés.

Portez du saumon, du bleu et du blanc, si vous êtes brune. Si vous êtes blonde, le rose et le vert pistache vous avantageront.

PETITS TRUCS

Soignez quotidiennement vos ongles, vos dents, vos coudes, vos yeux et vos oreilles.

Si votre teint est brouillé, mangez des fruits ou mettez-vous au régime végétarien.

Si vous êtes fatiguée le soir, soyez quand même coquette et trouvez la force de nouer un petit ruban dans vos cheveux, lorsque vous n'arrivez pas à rouler vos bigoudis.

Dès que vous êtes réveillée, brossez vos dents et gargarisez-vous avec une eau spéciale qui vous donnera une haleine parfumée.

Soyez toujours agréable, bonne, gentille et compréhensive et donnez continuellement l'impression que chaque jour qui passe vous rend plus parfaite. C'est ainsi que vous retiendrez à tout jamais l'affection de votre mari et que tout le monde autour de vous vous regardera avec envie.

ANNE-MARIE

Conseils à mes nièces

Nièce « Janine »

Votre mère a raison, vous devez à tout prix porter une gaine. La constipation est souvent la cause d'un ventre gonflé. Pourquoi ne voyez-vous pas un bon médecin ?

Neveu « Henri M. » (Abou-el-Matamir)

Pour vos souliers, enduisez les semelles avec de l'huile de lin. Votre chatte n'est pas malade, rassurez-vous. Beaucoup de ses semblables, arrivés à un certain âge, sont atteints du même mal, qui, en somme, n'en est pas un. Soignez l'animal avec une bonne pommade à base de soufre. Tout ira bien très rapidement.

Nièce « Jasmin »

Votre santé doit encore laisser à désirer, puisque vous avez une telle chute de cheveux. Allez tout de suite consulter votre docteur et demandez-lui de vous prescrire un bon fortifiant. Brossez deux fois par jour vos cheveux, afin de les fortifier, et, une fois par quinzaine, appliquez de l'huile de noisettes chaude, avant de faire un shampooing.

Nièce « Nefertari »

Soignez votre santé. L'état de votre peau et de vos cheveux démontre très clairement que quelque chose ne va pas avec votre estomac ou vos glandes. Veillez au bon fonctionnement de vos intestins. Brossez trois fois par jour vos cheveux et, pour votre visage, employez une bonne crème nourrissante.

Nièce « Lily »

Vous pouvez essayer le mélange en question qui est facile et bon marché. Vous n'arrivez pas à bien laver vos cheveux parce que, probablement, vous y mettez trop d'huile, la veille au soir.

Nièce « Etoile perdue dans l'Orient » (Istamboul)

Il n'y a aucun mal dans le fait d'aimer le jeune homme en question. Faites comprendre à votre mère que vos sentiments sont sérieux et profonds et qu'aucune menace ne peut avoir d'influence sur vous. Si vous vous aimez vraiment, les autres finiront par s'incliner devant votre volonté.

Nièce « Iliria »

Pour votre graisse, vous devez faire des exercices de culture physique. Pourquoi ne vous abonneriez-vous pas à un cours régulier ? Cela vous aiderait aussi à développer convenablement votre poitrine.

Nièce « Maggy »

Vous grandirez facilement, vous êtes en pleine formation et vous ne devez pas désespérer de votre petite taille. Faites un peu de culture physique. Cela vous aidera beaucoup. Pour l'autre question, je vous conseille d'abord de retourner en classe et, ensuite, de ne pas toujours voir ce jeune homme en cachette. Vous vous habituerez à tromper votre entourage, à mentir et vous finirez par devenir une jeune fille dissimulée en qui personne n'aura plus confiance. Ne pouvez-vous pas parler franchement à votre frère ?

Nièce « Indécise »

Je le regrette, mais vu le manque de place, je ne pourrai plus, à l'avenir, répondre à plus d'une question. Je répondrai donc à la première, concernant vos cheveux : n'employez pas la paraffine. Je vous conseille l'huile de noix ou de noisettes. Comme cela vous ne perdrez pas cette teinte blond-vénitien si belle et à laquelle vous tenez tant.

Nièce « Rachel » (Jérusalem)

Arrangez-vous donc pour parler avec la famille de ce jeune homme. Vous connaissez sa mère et sa sœur, pourquoi n'essayez-vous pas de les fréquenter ? Ce serait là un excellent moyen d'entrer en contact avec celui qui vous plaît tant.

Nièce « Chiquita »

N'ajoutez rien, après avoir employé la lotion en question. Je vous conseille de masser votre visage, une fois par semaine, avec de la lanoline mélangée à de l'huile d'amandes. Massez en remontant de bas en haut, tournez en rond autour des yeux, en partant des tempes pour finir à la naissance des paupières. Il n'y a pas moyen de changer la couleur de vos cheveux sans teinture.

Neveu « Désolé »

Il n'est pas possible que vos glandes fonctionnent bien. Pourquoi ne voyez-vous pas un spécialiste ? Votre grosseur est anormale et vous verrez qu'en vous soignant convenablement, vous maigrirez assez vite. Les exercices et les régimes ne vous serviront à rien si vos glandes sont malades.

TANTE ANNE-MARIE

UN INTÉRESSANT LIVRE DE MOTS CROISÉS

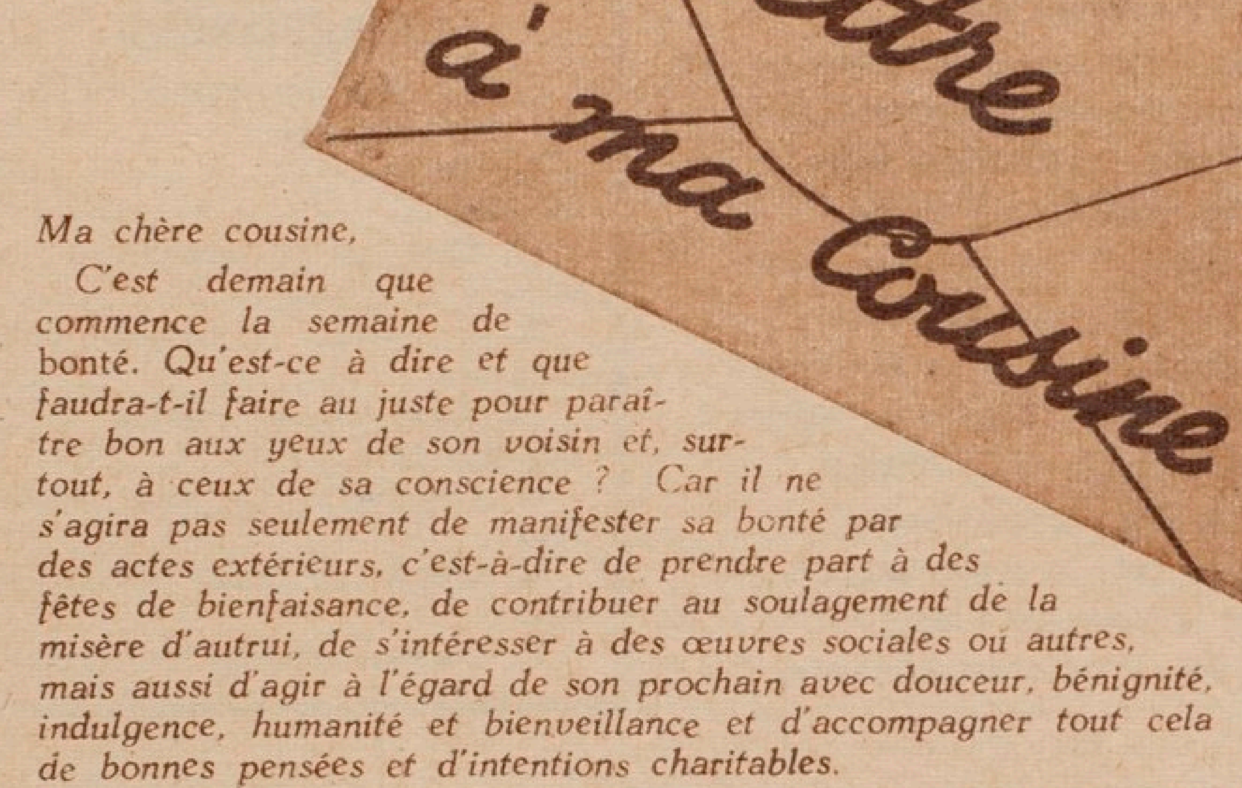
doté de prix

Un très intéressant livre de mots croisés intitulé «Le Sphinx», édité à Beyrouth et doté de 3.500 francs de prix, est mis en vente à la librairie James Cattan (rue Emad-el-Dine) au prix de P.T. 15. Nos amateurs de mots croisés, et ils sont nombreux au Caire, trouveront là l'occasion de vaquer à leur passe-temps favori et de gagner un des intéressants prix qui font l'objet d'un concours organisé par les éditeurs du fascicule.



UNE GRANDE SOIREE

Une grande soirée fut offerte, à l'occasion de l'accession au trône de S.M. le Roi, par Alfred Chammas bey dans sa somptueuse résidence d'Héliopolis. Un grand nombre de personnalités égyptiennes et étrangères étaient présentes. On reconnaît sur notre photo, de gauche à droite : Mahmoud Younès bey, maître de cérémonies, délégué de S.M. le Roi, Sayed Chahine pacha, gouverneur du Caire, Mahmoud Sioufi bey et Mahmoud Fahmy el Nokrachi pacha. Debout, à droite, Alfred Chammas bey.



Ma chère cousine,

C'est demain que commence la semaine de bonté. Qu'est-ce à dire et que faudra-t-il faire au juste pour paraître bon aux yeux de son voisin et, surtout, à ceux de sa conscience ? Car il ne s'agira pas seulement de manifester sa bonté par des actes extérieurs, c'est-à-dire de prendre part à des fêtes de bienfaisance, de contribuer au soulagement de la misère d'autrui, de s'intéresser à des œuvres sociales ou autres, mais aussi d'agir à l'égard de son prochain avec douceur, bénignité, indulgence, humanité et bienveillance et d'accompagner tout cela de bonnes pensées et d'intentions charitables.

Et là est la grande difficulté, ma cousine, car vous savez aussi bien que moi combien dans ce qu'on appelle le monde, c'est-à-dire la société, on est mauvais et parfois perfide les uns pour les autres.

Que de méchantes langues ne frôle-t-on pas tous les jours et combien, à travers les salons brillants et reluisants, ne rencontre-t-on pas de malignité et de malice ! On vous accueille avec le plus large sourire, on vous fait compliment, on vous adule, on vous flatte et, aussitôt le dos tourné, on vous accable des pires calomnies et il n'est pas de médisances dont on vous fait grâce. Telle femme qui a eu pour vous les plus exquises délicatesses, qui s'est intéressée à votre robe, à votre coiffure, qui vous a félicité sur la fraîcheur de votre teint et la grâce de votre allure, a, derrière vous, raconté les pires histoires, s'est livrée, sur votre compte, à mille plaisanteries provoquant les sourires ironiques et les réflexions désobligeantes de son auditoire, toujours enclin à prêter une oreille attentive à tout ce qui se dit de mal sur son prochain. Voilà le monde, ma cousine. Il est souvent bien laid à voir de face et je vous assure que n'a pas menti celui qui a dit que pour vivre heureux il fallait vivre caché. Mais on ne peut tout de même pas se retrancher dans une tour d'ivoire et mener l'existence d'un ascète pour peu que vos occupations ou vos relations vous obligent à frayer avec le commun des mortels.

Souhaitons que durant les sept fois vingt-quatre heures que comporte cette semaine de bonté les gens témoignent les uns envers les autres de moins de malice et de plus de bienveillance, que les maris sachent faire preuve de moins d'égoïsme envers leurs épouses et que celles-ci agissent avec plus de douceur envers leurs conjoints.

Si vous avez des amis importuns chez vous qui, malgré l'heure qui passe, prolongent leur visite jusqu'à vous exaspérer les nerfs au plus haut point, ne les mettez pas carrément à la porte, mais dites-leur avec bienveillance : « Ayez la bonté de vous en aller, je me sens vraiment très lasse. »

Si vous avez des débiteurs récalcitrants, n'employez pas les sommations et les papiers timbrés, ne les accablez pas de menaces et surtout n'ayez pas recours aux huissiers. Priez-les seulement d'avoir « la bonté de vous payer sur-le-champ ».

Si votre belle-mère vous exaspère, même s'il vous prend l'envie de la défénestrer, adressez-vous à elle avec un joli sourire et déclarez-lui simplement : « Soyez assez bonne, belle et jolie maman, pour ne plus m'importuner de vos remarques désobligeantes. »

Si, enfin, à la maison, au moment de vous servir, votre souffraghi renverse la sauce du ragoût sur votre veston, ne sursautez pas de colère et allez tout bonnement à la salle de bain réparer le dommage.

Voilà, ma cousine, comment je comprends une semaine de véritable bonté. Et comme l'habitude est une seconde nature, peut-être saurons-nous, dans les jours qui suivent, adopter le même ton et la même attitude envers notre prochain. Si peu que la chose dure, ce sera toujours cela de gagné.

Votre bon cousin

SERGE FORZANNES

Délassons-nous

HISTOIRES DE GRANDS HOMMES

LE MARECHAL JOFFRE

Au cours d'un dîner donné en l'honneur du maréchal Joffre, une jeune Américaine s'approcha de celui-ci et lui demanda :

— Avez-vous tué beaucoup d'Allemands durant la guerre ?

— Oui, beaucoup, répondit le maréchal en souriant.

— Et avec quelle main ?

— Avec la main droite.

Alors la jeune fille s'empara de la main du maréchal et la baisa.

Un jeune officier, attiré par la beauté de l'Américaine lui dit :

— Moi aussi, j'ai tué beaucoup d'Allemands.

— Ah ? Et comment ?

— Au moyen des ordres sortis de ma bouche.

La jeune fille rougit mais dut s'exécuter.

CLEMENCEAU

Au milieu d'un discours orageux prononcé par l'un des adversaires politiques de Clemenceau, les amis de l'orateur s'écrièrent :

— Repose-toi un peu ; tu as l'air fatigué.

— Non, merci, répondit celui-ci, je ne suis pas fatigué.

Alors Clemenceau de s'écrier :

— Mais nous le sommes.

CHURCHILL ET BEAVERBROOK

Il y a quelques années, Churchill et Lord Beaverbrook, arrivant ensemble à la gare de Londres, trouvèrent le train sur le point de partir. Ils montèrent rapidement dans un wagon de troisième classe et s'installèrent près d'un simple ouvrier. Petit à petit, la conversation s'engagea entre les trois hommes. Au bout de quelque temps, le train s'arrêta et Lord Beaverbrook en descendit, laissant Churchill avec l'ouvrier. Alors celui-ci s'exclama :

— Votre ami est vraiment très gentil !

— Ne l'avez-vous pas reconnu ? demanda Churchill.

— Non.

— Mais c'est Lord Beaverbrook !

— Pas possible ! Ah ! quel homme modeste ! Il nous parlait à tous les deux aussi simplement qu'il l'aurait fait avec des gens appartenant à sa classe sociale.

DÉCLARATION

Oui, dès l'instant que je vous vis,
Beauté féroce, vous me plûtes.
En vain je priai, je gémis ;
Dans votre dureté, vous sûtes
Mépriser tout ce que je fis...
Ah ! fallait-il que je vous visse,
Fallait-il que vous me plussiez,
Qu'ingénuement je vous le disse,
Qu'avec orgueil vous vous tussiez ?
Fallait-il que je vous aimasse,
Que vous me désespérassiez,
Et qu'en vain je m'opiniâtrasse
Et que je vous idolâtrasse
Pour que vous m'assassinassiez !

QUESTIONS ET RÉPONSES

D. En quoi un mouton diffère-t-il d'un employé ?

R. On *paie* l'un, et l'autre *paît* lui-même.

D. Quel est le comble du déboire ?

R. Se noyer, en nageant dans l'aisance.

D. Quel est le comble de la philanthropie ?

R. Consoler... un saule pleureur.

D. Quand un soldat fait-il peau neuve ?

R. Lorsqu'il change de corps.

DITES TRES VITE :

Ciel ! Si ceci se sait, ses soins sont sans succès.

***

Ton tuteur te tentait, tu tentais ton tuteur.
Tes traits trop tentatifs tentaient ton tentateur.

***

Quand un cordier cordant, veut accorder sa corde,
Pour sa corde accorder, trois cordons il accorde ;
Mais si l'un des cordons de la corde décorde,
Le cordier décordant fait décorder la corde.

L'ART INDEPENDANT

La IIIe Exposition de l'Art Indépendant s'ouvrira le jeudi 21 mai à 6 h. p.m. dans les Salons du Continental.

Elle groupera cette année un ensemble d'œuvres particulièrement intéressantes, depuis celles de Mahmoud Saïd et Amy Nimr jusqu'à Telmisany, Ramsès Younane et la plus jeune de nos jeunes artistes, Inji Efflatoun. Y participent également par leurs envois, une équipe de peintres libanais comprenant Antoine Tabet, Georges Cyr, Ousi.

L'exposition durera jusqu'au 30 mai.

IMAGES

Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"

E. & C. ZAIDAN
Directeurs-Propriétaires

Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél 27412

ABONNEMENTS

Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 130
Autres pays .... P.T. 160
Adresse : Poste Centrale - Le Caire



Portrait par J. Remy Tawil

A la demande de ses nombreux élèves, Mr. J. Remy Tawil, le peintre de talent bien connu a créé un nouveau cours de dessin et de peinture qui aura lieu deux fois par semaine de 10 h. à 12 h. a.m. les mardi et jeudi. Les cours habituels de l'après-midi continuent d'avoir lieu les mardi et jeudi de 4 h. à 8 h. p.m. Pour tous renseignements s'adresser à Mr. J. Remy Tawil, 6, Rue Bustan, Le Caire.

LE GAGNANT DU DERBY

C'était au temps où le monde entier vivait dans la sérénité de la paix, où les nouvelles sportives et les concours de beauté remplaçaient les communiqués de guerre à la première page des journaux. L'heureux temps d'avant-guerre, quoi !

Sam Finey, comptable dans une grande maison de produits chimiques, était quelquefois à court d'argent et avait recours à l'obligeance d'un camarade. Ce n'était pas tout à fait un camarade, mais, parce qu'il lui empruntait parfois de l'argent, Sam Finey préférait se l'imaginer comme tel.

En effet, celui-ci n'était autre que Tom, le garçon de bureau de son service.

Sam Finey était ambitieux. Son ambition était de devenir riche. Il avait acheté à cette intention un numéro entier du Derby national. Si grand était son optimisme dans le numéro de loterie qu'il l'avait paraphé de sa signature, mais discrètement, dans un des coins, afin d'être sûr de ne pas être volé. Il n'en avait même pas parlé à Helen, sa femme, afin de lui faire la surprise si jamais le billet gagnait.

Mais il l'avait naturellement montré à ses camarades de bureau. C'était le 555.555 de la 5ème série. Mais ses camarades lui avaient tous répondu en hochant la tête que c'était un numéro qui ne sortirait jamais, car il y avait trop de 5. On n'a jamais vu gagner un billet portant un chiffre pareil.

Les remarques de ses camarades impressionnèrent profondément Sam.

— Et moi, se disait-il, qui me croyais déjà millionnaire. C'est vrai, tous ces 5 ne peuvent sortir en même temps. Je suis un imbécile et ce billet ne vaut rien.

Sam Finey se faisait ces réflexions quand le garçon de bureau parut.

— Bonjour, M. Sam, lui fit-il avec son plus aimable sourire. Serais-je grossier si je me permettais de vous rappeler la petite somme que vous me devez ?

Le visage de Sam s'assombrit, car il n'avait pas d'argent sur lui. Tout à coup une idée lui vint.

— Tom, je suis fauché, mais ce qui est dû est dû. Veux-tu prendre en paiement ce billet de Derby ? C'est tout ce que j'ai pour l'instant et c'est peut-être un million que je te donne.

Tom hésita un moment. Mais la délicatesse n'était pas son fort. Il prit le billet.

— Heureusement que je n'ai rien dit à Helen, pensait Finey le soir même en prenant le chemin de sa maison.

Le grand jour du tirage arriva enfin. C'était un dimanche.

Sam se trouvait par hasard ce jour-là chez un ami, quand on annonça les gagnants. Le premier numéro qui sortit fut — vous l'avez deviné — le 555.555 de la 5ème série.

Le comptable s'évanouit. Quand il rouvrit les yeux, tous ses camarades de bureau s'empressèrent autour de lui. Quelqu'un lui dit :

— Tu as gagné, tous les 5 sont sortis, tous, il n'en manque pas un seul.

Sam leva les bras au ciel.

— Vendu, je l'ai vendu ! s'écria-t-il.

— A qui donc?

— A Tom.

— Le garçon de bureau ?

Le malheureux hocha la tête en guise d'approbation.

Il y eut un instant de silence.

— Allons voir Tom, suggéra enfin l'un d'entre eux. Il consentira volontiers à te donner une part...

Et tous deux coururent à la recherche du garçon de bureau. Il ne fut pas facile à trouver. Il était dans une espèce d'estaminet à qui le propriétaire avait donné pompeusement le nom de bar américain.

— Que me voulez-vous ? dit-il à demi-gris quand il eut reconnu les deux hommes. Si vous voulez encore de l'argent, vous pouvez vous gratter.

La boisson avait exercé son influence néfaste sur la politesse du garçon de bureau.

— Nous ne venons pas te demander de l'argent, lui répondit Sam, nous venons au contraire t'en apporter.

— Hein ? fit Tom en relevant à demi la tête et en clignant les yeux.

— Nous disons que nous t'apportons une fortune. Le billet que je t'ai donné a gagné le gros lot.

— Nom de ... ! murmura Tom, et moi qui l'ai vendu à Mme Hansey...

— Vendu ? Tu as vendu le billet toi aussi ? s'écrièrent les deux amis.

— Hélas ! oui, fit Tom en courbant mélancoliquement la tête plus par l'ivresse que par le repentir. Je l'ai vendu à Mme Hansey, ma voisine de palier, car j'étais convaincu que ce numéro ne sortirait jamais.

Et avec un sourire d'ivrogne :

— Mais Mme Hansey est une dame très chic... et très honnête... Elle ne voudra pas garder la somme pour elle toute seule. Allons la trouver.

Et les trois hommes se rendirent sur-le-champ chez Mme Hansey.

Celle-ci les reçut avec étonnement. Quand ils lui eurent expliqué que le billet qu'elle avait acheté de Tom avait gagné le gros lot, elle se mit à pousser des cris.

— C'est ma faute, gémit-elle, mais comment vouliez-vous que je sache... ce maudit billet était entièrement composé du même chiffre. Tout le monde me déclara qu'il n'avait aucune chance. Alors je l'ai passé à Williams le facteur.

Les trois hommes se regardèrent consternés.

— Et où peut-on retrouver ce facteur ?

Un bruit dans l'escalier les fit se retourner.

— Justement le voici, fit Mme Hansey en brandissant la main d'un air triomphant. C'est le ciel qui l'envoie.

Tous quatre se ruèrent sur le facteur.

— Williams, prononça Finey d'une voix grave, tiens-toi bien, tu es devenu millionnaire.

— Millionnaire, moi ? répliqua le facteur. Comment cela ?

— Le billet du Derby que t'a vendu Mme Hansey est sorti le premier au tirage.

Williams poussa un petit cri et tomba en arrière, sans connaissance, entre les bras de ses compagnons.

Quand il eut repris ses sens, un quart d'heure plus tard, on l'entendit murmurer : « Télégraphiez vite à mon fils, c'est lui qui a le billet. »

— Mais où se trouve-t-il, ton fils ? demanda Sam avec impatience.

— A Glasgow, chez « Hans, Hans & Sons ». Je lui ai donné le billet quand il passait ici son congé.

— Lui télégraphier et attendre la réponse prendrait trop de temps, fit Sam d'une voix ferme. Je vais lui téléphoner immédiatement.

Et il partit en courant. L'attente pour les autres fut intolérable. Chacun se croyait déjà millionnaire, bien qu'une appréhension secrète étreignît le cœur de tous. Quand enfin, au bout d'une heure, Finey fit son apparition, tous comprirent à sa physionomie que tout n'allait pas pour le mieux.

— Saperlipopette ! hurla Sam quand il se fut affalé sur un siège, ton fils est donc complètement piqué ?

— Pourquoi donc, s'il vous plaît ? répondit Williams, offensé dans sa dignité de père.

— Parce qu'à ma question, il a répondu très flegmatiquement qu'il avait vendu le billet à Jonathan Peter, un drapier de la rue Mayfair, contre marchandise, avant son retour à Glasgow.

— Et qu'y a-t-il de mal à cela ? rétorqua Williams, au fond très courroucé par la perte du billet. Vous n'avez pas été tous plus intelligents que lui.

— Qu'allons-nous faire ? s'enquit Tom d'une voix émue.

— Allons chez ce drapier, dit Williams, je le connais fort bien, c'est un garçon charmant, nous obtiendrons chacun, contre la bonne nouvelle que nous allons lui apporter, une grosse indemnité.

* * *

Jonathan Peter vit avec ahurissement arriver cet étrange groupe de clients qui s'écrièrent d'une seule voix dès qu'ils eurent pénétré dans le magasin :

— Jonathan Peter, où est Jonathan Peter ?

Le marchand s'avança.

— C'est moi-même. Qu'y a-t-il pour votre service ?

Williams prit la parole.

— Mon fils Jimmy vous a vendu, il y a quelques jours, un billet de loterie, vous en souvenez-vous ?

Le visage du marchand s'éclaira.

— Ah ! vous êtes le père de Jimmy ? En effet, je vous reconnais parfaitement à présent. Comment allez-vous, M. Williams ?

— Très bien, je vous remercie. Qu'avez-vous fait du billet de loterie que mon fils vous a vendu ?

— Pourquoi cette question ? demanda le marchand.

— Parce que, tout simplement, ce numéro a gagné le gros lot.

— Ah ! mon Dieu ! s'exclama Jonathan Peter dont la face pâlit affreusement, en êtes-vous bien sûr ?

— Aussi sûr que je vous vois. Vous ne l'avez pas vendu, vous aussi, j'espère ?

— Hélas ! oui, répondit avec accablement Jonathan. Je l'ai vendu à un client, car j'ai constaté que tous les chiffres du billet étaient pareils. J'ai cru qu'il ne valait rien.

— Qui est ce client ?

— Je ne le connais pas et ne l'ai jamais vu auparavant, c'est un client de passage.

Sam Finey, son ami, Tom, Mme Hansey et Williams se regardèrent avec désespoir. Cette fois le billet se volatilisait complètement. Un sentiment d'amertume les fit se retourner contre Sam Finey, qui était à leurs yeux le premier responsable. Ils ne comprenaient pas que si celui-ci avait gardé le billet, ils n'auraient eu à jouer aucun rôle dans toute cette histoire.

Sam Finey s'enfuit épouvanté du magasin et rentra chez lui. Les émotions de la journée l'avaient brisé. Il se sentait nerveux, irritable. Aussi quand Helen, sa femme, vint lui annoncer que le dîner était prêt, il ne vit pas le sourire malin dessiné sur ses lèvres.

— Laisse-moi tranquille, je n'ai pas faim.

Elle lui mit un objet devant les yeux.

— Tiens, reconnais-tu cela ?

Sam se redressa d'un bond. Il venait de reconnaître... Oh ! c'était-il possible, mon Dieu ?...

— Helen... comment as-tu fait ?... Voyons... Mais il n'y a pas de doute. C'est mon billet.

— L'épicier me l'a vendu avant-hier. Il l'avait lui-même acheté, paraît-il, d'un certain drapier. Mais sais-tu ce qui m'a engagée à l'acheter ?

— Quoi donc ? fit Sam qui se croyait encore le jouet d'un rêve.

— Ton paraphe. Je l'ai immédiatement reconnu. Sans être superstitieuse, un instinct m'avertit de profiter de cette chance. Et voilà ! Nous sommes millionnaires.

A ces mots, Sam Finey s'affaissa, évanoui, pour la seconde fois de la journée. Mais, maintenant, c'était de bonheur.

(Adapté de l'anglais)

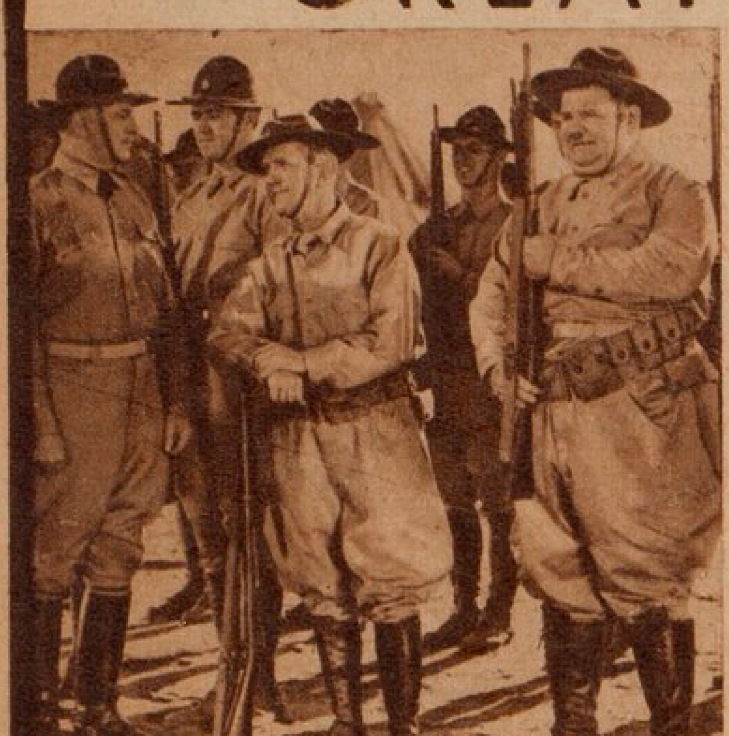
Cinéma ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

DU LUNDI 18 AU DIMANCHE 24 MAI
20th CENTURY-FOX présente
la nouvelle réalisation de

Stan LAUREL * *Oliver* HARDY
dans

"GREAT GUNS"



LA GRANDE OFFENSIVE DE L'HUMOUR !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Vu l'importance de cette super-production 4 SPECTACLES CHAQUE JOUR à 10 h. 30 a.m., 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30.





Cinéma DIANA

Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

DU LUNDI 18 AU DIMANCHE 24 MAI
COLUMBIA PICTURES présente

Leslie HOWARD * *Lawrence* OLIVIER * *Raymond* MASSEY
ANTON WALBROOK
dans

"49 th PARALLEL"

LA PLUS GRANDE EPOPEE DE NOTRE TEMPS !

Au Programme
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.



Cinéma METROPOLE

Rue Fouad 1er — Tél. 58391 — R.C. 7374

DU MARDI 19 AU LUNDI 25 MAI
WARNER BROS. présente

Bette DAVIS * *James* CAGNEY
dans

"THE BRIDE CAME C. O. D."



La Magnifique Réunion de Deux Artistes Formidables !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

